Delavigne, Jean Francçis
Casimir
Le paria

LE PARIA,

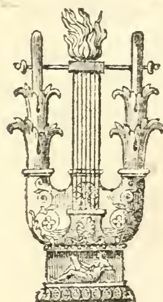
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

AVEC DES CHOEURS,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE;

REPRÉSENTÉE, LE 1er DÉCEMBRE 1821, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS DU ROI.

[1st Ed]



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEX. DUVAL,

GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1821.

A mon Père.

Je t'offre aujourd'hui celui de mes ouvrages que je crois le moins imparfait. Puisses-tu trouver dans cet hommage public une nouvelle preuve de la reconnaissance et du respectueux attachement

De ton Fils

CASIMIR DELAVIGNE.

LE PARIA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AKÉBAR, grand-prêtre, chef de la tribu des brames.	M. ÉRIC BERNARD.
IDAMORE, chef de la tribu des guerriers.	M. JOANNY.
ZARÈS, père d'Idamore. . . .	M. LAFARGUE.
ALVAR, Portugais.	M. DAVID.
EMPSAEL, brame.	M. PROVOST.
NÉALA, fille d'Akébar.	Mlle BROCARD.
ZAIDE, jeune prêtresse.	Mlle DUTERTRE.
MIRZA, jeune prêtresse.	Mlle FALCOZ.

BRAMES, GUERRIERS, PRÊTRESSES, PEUPLE.

La scène se passe dans un bois sacré près de Bénarès.

LE PARIA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Tout repose dans l'ombre, et le seul Idamore
Des murs de Bénarès s'échappe avant l'aurore!
Quel est ce bois antique où vos pas m'ont conduit?
Mais j'entrevois un temple, et l'astre de la nuit,
Dont les faibles rayons nous guident sous l'ombrage,
Du dieu de l'Indostan me découvre l'image....
Sans répondre à ma voix, d'où vient que vous errez
Sous ces palmiers épais à Brama consacrés?

IDAMORE.

Bientôt du jour naissant les clartés vont éclore,
Et pourtant Néala ne paraît point encore.

ALVAR.

Dieu! quel nom vénérable osez-vous proférer?
Néala!... Près de vous quel soin peut l'attirer?
La fille d'Akébar, d'un prêtre, d'un bramine!

IDAMORE.

Oui, cet unique fruit d'une tige divine,
Cette beauté cachée à l'ombre des autels,
Qui n'éblouit nos yeux qu'en des jours solennels,
Et qui, des lis du Gange au temple couronnée,
Fut à l'hymen du fleuve en naissant destinée,
Je l'adore....

ALVAR.

Ah! qu'entends-je?

IDAMORE.

Et mon amour jaloux
Prétend la disputer à son céleste époux.
Le message secret que ses mains m'ont fait rendre
Dans ce lieu redouté m'ordonne de l'attendre;
Elle y doit devancer l'instant où le soleil
Voit le peuple en prière adorer son réveil;
Mais, si j'en crois les fleurs dont le triste assemblage
Du cœur de Néala m'a transmis le langage,
Si mes yeux ont bien lu dans leurs sombres couleurs,
Je dois me préparer à d'étranges malheurs.
Sans t'avoir consulté, ma tendresse importune
Par un danger nouveau t'enchaîne à ma fortune;
Pardonne : en ces climats, quel autre qu'un chrétien
Eût protégé le cours d'un semblable entretien?

Mais ta raison, Alvar, instruite aux bords du Tage,
Des dogmes de Brama repousse l'esclavage,
Et conçoit qu'une vierge, infidèle à ses dieux,
Leur préfère un guerrier qui triompha pour eux.

ALVAR.

Ne vous assurez point dans vos pieux trophées;
Les clameurs des soldats, par la crainte étouffées,
Sont un faible rempart au chef audacieux
Qui brave le courroux d'un ministre des cieux.
De ce danger moi-même utile et triste exemple,
J'avais vengé mon roi, mon pays et mon temple;
Malheureux! j'éveillai par un seul jour d'erreur
D'un tribunal sacré l'ombrageuse fureur.
Du ciel pour me punir descendit l'anathème;
Il sécha sur mon front l'eau pure du baptême;
Convive rejeté de la table de Dieu,
Je vis devant mes pas se fermer le saint lieu.
J'errais loin de l'asile où le crime s'expie;
Le pain de la pitié fuyait ma bouche impie;
Que devenir? Alors, aux récits de Gama,
La soif de conquérir sur nos bords s'alluma.
Nos guerriers en espoir dépouillaient votre monde
Des tributs éclatans qu'il recueille à Golconde,
Voguaient vers ces climats où l'Océan pour eux
Sur l'ambre et le corail roulait ses flots heureux.
Alméida, leur chef, me vit d'un œil de frère;
Au fond de ses vaisseaux il cacha ma misère :
Adieu, dis-je, vallons que je ne verrai plus....

Mais la flotte emporta mes regrets superflus,
Toucha le cap terrible, et, nommant sa conquête,
Fit asseoir l'espérance où mugit la tempête.
J'apportais l'esclavage et je reçus des fers.
Vos soins ont adouci les maux que j'ai soufferts :
Ah! prenez en échange une vie agitée,
Que loin du sol natal l'orage a transplantée;
Disposez d'un captif libre par vos bienfaits,
Mais du beau ciel d'Europe exilé pour jamais!

IDAMORE.

Des bouts de l'univers quel destin nous rassemble,
Pour nous aimer, nous plaindre, et pour souffrir ensemble!
L'erreur t'a repoussé du milieu des chrétiens.....
L'homme est partout le même, et tes maux sont les miens.
Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,
Abominable, impie, horrible au peuple entier,
Les Parias; le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les feux d'un soleil sans nuage,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'arbre a détachés,
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte,
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte :

Il dispose à son gré de leur sang odieux ;
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour
Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle, infamie et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un exil éternel la livre à son époux.
Eh bien!... Mais je frémis! tu vas me fuir peut-être ;
Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être :
Je foule un sol fatal à mes pas interdit ;
Je suis un fugitif, un profane, un maudit ;
Je suis un Paria....

ALVAR.

Vous!

IDAMORE.

Encor si ma race
Eût par de grands forfaits mérité sa disgrâce,
Ce fardeau de malheur, qu'en naissant j'ai porté,
N'eût pas de ma raison confondu l'équité.
Je ne t'accuse pas, auteur de la nature ;
Mais je les convaincrai d'orgueil et d'imposture,
Ces élus de Brama, dont l'infaillible voix
Explique sa parole et révèle ses lois.
Leur tribu, disent-ils, de son front élancée
Sur le peuple à genoux régna par la pensée ;

La tribu des guerriers, ouvrage de ses bras,
Eut la force en partage et courut aux combats;
Nous, il nous enfanta dans un jour de vengeance:
La poudre de ses pieds nous donna la naissance.
Je le croyais, ami, quand mon cœur se lassa
De l'éternel printemps des forêts d'Orixa.
Leurs gazons, leurs rochers importunaient ma vue,
Mes yeux du haut des monts dévoraient l'étendue,
Quand mon père attachait mes esprits enchantés
Aux tableaux fabuleux qu'il traçait des cités:
J'en découvrais de loin les pompeux édifices,
J'en devinais les arts, j'en rêvais les délices,
Je brûlais, consumé du désir curieux
D'admirer ces mortels, ces rois, ces demi-dieux,
Ces êtres inconnus..... O Zarès, ô mon père,
Que ton réveil fut triste et ta douleur amère,
Quand ton œil, sur ma couche errant avec effroi,
Lui demanda ton fils qui fuyait loin de toi!

ALVAR.

Quoi! vous l'avez quitté?

IDAMORE.

Voilà, voilà mon crime;
Voilà de mes malheurs la source légitime.
Zarès au doux sommeil s'abandonnait encor:
Je pars; fuyant sans guide aux champs de Balassor,
Des pieds du voyageur j'interrogeais la trace.
Farouche, étincelant de vigueur et d'audace,

Les tigres des déserts, par mes bras terrassés,
Me couvraient tout entier de leurs poils hérissés.
Ainsi de ma tribu les vêtemens serviles
N'écartaient point mes pas de l'enceinte des villes.
J'y courais; des clairons les belliqueux accens
Pour la première fois font tressaillir mes sens :
J'écoute... il me sembla qu'ils parlaient un langage
Connu de mon oreille et doux à mon courage.
La plaine se couvrit d'armes et d'étendards :
Je les vis ces mortels qu'appelaient mes regards;
Je cherchai sur leur front quelque marque divine
Où fut empreint l'éclat de leur noble origine;
Vain espoir! Qu'ai-je vu? des traits efféminés,
Vieillis par les plaisirs, par les pleurs sillonnés,
Sous un faste imposant des corps dont la mollesse
Faisait mentir le fer qui chargeait leur faiblesse.
Je jurai d'asservir ces fantômes guerriers;
Je l'ai fait. Dans leurs rangs, armé pour leurs foyers,
J'ai prodigué ces jours dont leur foule est avare;
J'ai rougi de mon sang les flèches du Tartare;
J'ai livré cent combats, Alvar, et le dernier,
En me créant leur chef, te fit mon prisonnier.
J'entrai dans Bénarès par mes mains délivrée;
Je voulais contempler cette ville sacrée,
L'admirer et la fuir. Insensé, j'espérais
La fuir pour mon vieux père et mes tristes forêts.
D'un peuple adulateur l'ardente idolâtrie,
Ces mots, nouveaux pour moi, de gloire et de patrie,
Ces prodiges des arts, ce bruit des instrumens,

L'encens et l'aloès autour de moi fumans,
D'un essaim de beautés la danse enchanteresse,
Tout pénétra mes sens de langueur et d'ivresse ;
Mais Néala parut, et dans ce cœur dompté
Je sentis s'amollir un reste de fierté :
Je fléchis le genou, je vis une immortelle,
Et mon front malgré moi se courba devant elle.

ALVAR.

Oui, ce jour m'est présent ; elle vous couronna
Des lauriers suspendus à l'autel de Crisna.
Jamais plus de beauté, jamais plus d'innocence,
N'ont soumis nos respects à leur double puissance.
Hélas! c'était ainsi que dans des jours plus beaux
La vierge des chrétiens bénissait mes drapeaux.

IDAMORE.

Je l'aimai ; je connus ce premier esclavage
Qu'embrasse avec transport une âme encor sauvage,
Ce tumulte des sens et ces brûlans désirs,
Ces craintes, ces fureurs dont il fait des plaisirs ;
Je connus cet amour qui charme et désespère.
Que voulais-tu de moi, vain souvenir d'un père?
Impuissante raison, vertu, respect des lois,
Que vouliez-vous? j'aimais pour la première fois.
Je surpris Néala non loin du sanctuaire
Qui cache aux feux du jour son culte solitaire,
Sous ces bois d'orangers, dont deux fleuves rivaux
Ont consacré les bords en confondant leurs eaux.

J'osai de mes tourmens peindre la violence.
Ah! que la vérité nous donne d'éloquence!
Cet aveu trouva grâce à ses yeux attendris,
Dans sa bouche entr'ouverte il arrêta ses cris :
Que dis-je? elle m'aima; mais tremblante, incertaine,
Triste, et passant pour moi de l'amour à la haine,
Elle oublie à ma voix un époux immortel,
Et court en me quittant embrasser son autel.
De mon sang réprouvé si la source est connue,
Je ne suis plus qu'un monstre exécrable à sa vue.
Que de fois dans ce cœur, honteux de la tromper,
Je retins mon secret qui voulait m'échapper!
Paria! ce nom seul la glace d'épouvante;
La prêtresse frissonne, et je n'ai plus d'amante.
Voilà quel est mon sort : long-temps mon amitié
T'épargna les chagrins d'une vaine pitié;
Sans qu'un malheur prochain m'étonne ou m'intimide,
J'ai besoin qu'un ami me console et me guide,
Je le sens, et toi seul.... Qui porte ici ses pas?....
On s'approche.... C'est elle! Alvar, ne vois-tu pas,
A travers l'épaisseur de ce feuillage sombre,
Ce vêtement sacré qui la trahit dans l'ombre?
Ami, si quelque Brame errait autour de nous,
Cours; montre-lui ton glaive, et contiens son courroux;
Force-le de rentrer dans sa sainte demeure :
Qu'il vive, s'il se tait; s'il pousse un cri, qu'il meure.
Reviens pour la sauver.

SCÈNE II.

NÉALA, IDAMORE.

NÉALA.

Idamore ! ah! parlez.
Idamore, est-ce vous?

IDAMORE.

Néala!... vous tremblez.
Ne craignez plus.

NÉALA.

O Dieux!

IDAMORE.

Que ma voix vous rassure.

NÉALA.

Quoi ! j'ai percé l'horreur de cette nuit obscure!
Où suis-je, et qu'ai-je fait? Venez, quittons ces lieux...

IDAMORE.

Vous les avez choisis.

NÉALA.

Moi!...j'outrageais les cieux!
Venez... divinités de ce bois formidable,
J'épargne à votre oreille un entretien coupable.
Ne me punissez pas!... Où fuir, et quels chemins
Déroberaient ma honte aux regards des humains?

IDAMORE.

Demeurez, Néala : pouvez-vous craindre encore,
Quand vous vous appuyez sur le bras d'Idamore ?

NÉALA.

Mes yeux n'ont rencontré que présages de deuil :
Du temple, en m'échappant, j'avais heurté le seuil,
La flamme des trépieds jetait des feux sinistres,
J'ai frémi !... Si quelqu'un de nos pieux ministres,
Si mon père...

IDAMORE.

Tout dort, bannissez votre effroi.

NÉALA.

Eh! dorment-ils ces dieux que je trahis pour toi ?
Va, leur voix empruntait, pour troubler mon courage,
Le murmure des vents et le bruit du feuillage ;
Et quand dans ces rameaux, qui m'accusaient tout bas,
Mes voiles arrêtés ralentissaient mes pas,
C'était la main des dieux, oui, leur main vengeresse,
Qui, prête à la punir, arrêtait leur prêtresse.

IDAMORE.

Eh bien! retournez donc au pied de votre autel ;
Portez-lui vos terreurs. Offrez à l'Éternel
Mes soupirs dédaignés, mes feux en sacrifice ;
Du crime sur moi seul détournez le supplice.
Allez, près de l'époux qu'ici vous regrettez,
Chercher d'un autre amour les saintes voluptés.
Soyez heureuse : allez.

NÉALA.

Il est vrai, je t'offense :
Que puis-je redouter? tu prendrais ma défense.
Pardonne, je suis faible; et si je l'étais moins
Me viendrais-je à ta foi remettre sans témoins?
Aurais-je enfreint les lois que j'observais sans peine,
Avant qu'un fol amour m'en fît sentir la chaîne?
Aussi le juste ciel, qui veillait sur mes jours,
D'un œil impitoyable a regardé leur cours :
Ces purs ravissemens, cette divine extase
D'une âme sans remords que la ferveur embrase,
Cette ineffable paix que donne la vertu,
M'ont punie, en fuyant, d'avoir mal combattu;
Mais je ne me plains pas, non, je les abandonne
Pour ce bonheur amer que la crainte empoisonne,
Pour te voir, te parler, pour entendre ta voix,
Et j'ai voulu l'entendre une dernière fois.

IDAMORE.

Achève, Néala; parle, quelle puissance
Veut rompre de nos cœurs la secrète alliance?
Quelle autre que la mort nous pourrait séparer?

NÉALA.

Celle que mon enfance apprit à révérer,
Celle que la nature a commise au grand-prêtre.

IDAMORE.

Ah! c'est lui!...

NÉALA.

C'est mon père et mon souverain maître.
Le Gange, où du soleil brillaient les derniers feux,
Recevait en tribut mon offrande et mes vœux;
Sans fixer mes esprits qui les suivaient à peine,
Mes lèvres murmuraient une prière vaine,
Et dans ce trouble heureux dont j'aimais l'abandon
Mêlaient aux mots sacrés tes aveux et ton nom.
Le grand-prêtre parut; je pâlis, insensée,
Comme s'il eût pu lire au fond de ma pensée!
« Néala, me dit-il, apprenez par ma voix
» Qu'un oracle du Gange a révoqué son choix.
» Avant qu'à ses autels le serment vous engage,
» Il veut vous affranchir d'un éternel veuvage.
» A l'hymen d'un mortel il vous cède aujourd'hui.
» Quand ce mortel viendra, vous quitterez pour lui
» Cet asile de paix dont l'ombre et le silence
» Des conseils corrupteurs gardaient votre innocence.
» Recevez cet époux avec un cœur pieux,
» Comme le don d'un père et le présent des cieux. »

IDAMORE.

Eh quoi! dans mon orgueil, quoi! dans ma folle audace,
J'étais jaloux d'un Dieu dont j'usurpais la place;
Mortel, je m'indignais qu'un Dieu fût mon rival,
Et d'un homme aujourd'hui je ne suis plus l'égal!
Et ce Dieu lui livrant mon amante ravie,
Lui transporte d'un mot mon bonheur et ma vie!
Tu ne m'appartiens plus, tu veux m'abandonner,

Dans le fond d'un sérail ils vont t'emprisonner!
Non! quel est cet époux? est-il prince ou bramine?
Oh! qu'il a dû vanter son illustre origine!
Quel est son rang, son nom? où le faut-il chercher?
Quel temple ou quel palais peut encor le cacher?

NÉALA.

Calmez-vous, je l'ignore; hélas! je crains mon père;
Je ne sais point braver sa majesté sévère.
Par un soin curieux je pourrais l'outrager;
J'écoute, je réponds, et n'ose interroger.

IDAMORE.

Alors c'est donc à moi d'écarter le nuage
Où se cache des dieux cette invisible image.
Il s'arroge une part dans leur divinité;
Il voit comme un néant la faible humanité;
Il se trouble à l'éclat de sa grandeur suprême;
Il s'impose, il s'adore, il a foi dans lui-même.
J'irai le détromper.

NÉALA.

Parlez plus bas; les vents
Peut-être à son oreille ont porté vos accents.

IDAMORE.

C'est mon vœu, mon espoir! eh bien, qu'il se présente,
Qu'il vienne de mes bras arracher mon amante.
Déjà contre le mien son pouvoir s'est heurté.
Il crut, dans ses complots contre ma liberté,
Me trouver à ses dons une vertu facile,

Ou briser mon orgueil comme un roseau fragile ;
J'ai repoussé les dons que présentait sa main,
Et son joug s'est rompu contre ce front d'airain.

NÉALA.

Quel triomphe pour vous ! quelle vertu sublime,
D'insulter aux objets d'un culte légitime !
De la nature au moins n'outragez pas les lois.
Parlez, si votre père eût réclamé ses droits,
Auriez-vous méconnu sa voix auguste et chère ?
S'il respirait encore....

IDAMORE.

Il vit ! ah ! je l'espère !
Il vit !... de quel malheur viens-tu m'épouvanter ?
Excuse des transports que je n'ai pu dompter.
J'ignore l'art trompeur, inventé dans les villes,
D'enchaîner à son gré ses passions dociles.
Les lois, les vains égards, les devoirs convenus,
M'ont chargé de liens jusqu'alors inconnus.
Jeté, farouche encore, à travers ces entraves,
Je frémis sous leur poids, léger pour des esclaves.
Oui, jusque dans tes fers ton amant a porté
Des monts qui l'ont nourri la sauvage âpreté.
Si tu me connaissais, si jamais ma naissance......
Ah ! je dois respecter ta juste obéissance ;
Poursuis, affranchis-toi d'un sacrilége amour.

NÉALA.

Qui que tu sois, mon cœur est à toi sans retour.

IDAMORE.

Sais-tu, fille d'un brame, à qui ton cœur se donne?

NÉALA.

Le trône de Delhi que la gloire environne,
Dût-il de mes splendeurs rendre les rois jaloux,
Un désert avec toi m'aurait semblé plus doux.

IDAMORE.

Un désert! ah! qu'entends-je? ah! vierge infortunée,
Dans le fond des déserts pourquoi n'es-tu pas née,
Ou pourquoi les destins, contre nous irrités,
Ne m'ont-ils pas fait naître au milieu des cités?
C'est trop me déguiser sous l'éclat qui t'abuse,
A tromper plus long-temps ma fierté se refuse;
Connais-moi tout entier.....

NÉALA.

Idamore, écoute :
On s'avance vers nous à pas précipités;
C'en est fait! sauvez-moi.

IDAMORE.

Quel mortel las de vivre,
Te voyant sous ma garde, osera te poursuivre.
Viens.... Mais c'est un ami, c'est un guerrier chrétien,
A qui j'ai révélé mon secret et le tien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALVAR.

ALVAR.

Fuyez. L'aube nouvelle
Ramène à sa clarté tout un peuple fidèle.
Ces bois vont retentir des hymnes du matin,
Et du concert pieux j'entends le bruit lointain.

(Ici les premières mesures du chœur.)

IDAMORE.

Quoi! sitôt!....

NÉALA.

Ah! fuyez.

IDAMORE.

Vous reverrai-je encore?

NÉALA.

Peut-être.

IDAMORE.

Accordez-moi la faveur que j'implore,
Et je pars.

NÉALA.

Eh bien!... oui.

IDAMORE.

Demain, au même lieu.

NÉALA.

Demain.

IDAMORE.

Vous le jurez.

NÉALA.

Oui, mais fuyez....

IDAMORE.

Adieu!

SCÈNE IV.

NÉALA *seule, tombant à genoux.*

O toi! dont la puissance éclata la première,
Quand Brama de la nuit sépara la lumière,
Soleil, dieu créateur, tes rayons bienfaisans
Aux plus vils des humains prodiguent leurs présens.
Entends du haut des cieux, entends ma voix timide.
Au laurier qui t'est cher si j'offre une eau limpide,
Des couleurs de ton choix si mon front s'est paré,
A la fête où ton nom se plaît d'être honoré,
Permets que sous son voile une ombre favorable
Dérobe au châtiment la fuite d'un coupable.
Respecte le secret d'un amant malheureux,
Dont ton œil vigilant a surpris les aveux.
Mais si contre son sang ta clarté s'est armée,
S'il est puni, s'il meurt pour m'avoir trop aimée,
Adieu, soleil, adieu, demain tu reviendras,
Et mes yeux pour te voir ne se rouvriront pas!

SCÈNE V.

CHOEUR.

BRAMES, *portant des instrumens;* GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Du soleil qui renaît bénissez la puissance;
Chantez, peuples heureux, chantez :
Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil qui renaît les dons et les clartés.

LE PEUPLE.

Il se lève, il s'avance;
Publions sa puissance,
Adorons ses clartés.

SECOND BRAME.

Sept coursiers, qu'en partant le Dieu contient à peine (1),
Enflamment l'horizon de leur brûlante haleine :
O soleil fécond, tu parais!
Avec ses champs en fleurs, ses monts, ses bois épais,
Sa vaste mer de tes feux embrasée,
L'univers, plus jeune et plus frais,
Des vapeurs du matin sort brillant de rosée!

PREMIER BRAME.

Disparaissez, démons enfantés par la nuit,

---

(1) Bhaguat-Geeta.

Du meurtrier sinistres guides ;
Vous qui trompez par des lueurs perfides
Le voyageur charmé dont l'erreur vous poursuit,
Tombez, disparaissez sous ses flèches rapides !

CHOEUR DES BRAMES.

Et vous, peuples heureux, chantez
Les démons dispersés par ses flèches rapides ;
Et vous, peuples heureux, chantez
L'astre victorieux qui vous rend ses clartés.

LE PEUPLE.

Publions sa victoire,
Adorons ses clartés.

UN BRAME.

Sous douze noms divers les mois chantent sa gloire (1).

UN AUTRE.

Douze palais égaux, où l'entraîne le temps,
Reçoivent tour à tour ses coursiers haletans.

PREMIER BRAME.

Chaque saison lui doit les attraits qu'elle étale :
Le printemps les parfums que son haleine exhale,
L'été ses fruits et ses moissons ;
Il gonfle de ses feux les trésors dont l'automne
En riant se couronne ;
Chantons en lui le père des saisons.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons en lui le père des saisons,

---

(1) Bhaguat-Geeta.

Qui doivent à ses dons
L'éclat changeant de leur couronne.

UNE VOIX, *parmi le peuple.*

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Est un jardin paré de ses largesses;
Ce doux pays reçoit du haut des cieux
De ses rayons les premières caresses.

UNE AUTRE.

Sous une forme humaine il habita nos monts;
Des fureurs du serpent délivra nos campagnes;
Il apprit aux bergers de divines chansons,
Que répétaient en chœur neuf vierges ses compagnes (1).

CHOEUR.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Répète encor ses vers mélodieux.

SECOND BRAME.

Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour :
Dans les forêts, que leur souffle balance,
Les brises du matin célèbrent son retour;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris, s'élance.....
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

---

(1) Sonnerat, Wm. Jones.

UN GUERRIER.

Je viens d'armer mon fils ; soleil, de ton passage
Que, féconde en bienfaits, sa gloire offre l'image :
Qu'on admire l'éclat de ses exploits naissans,
Que le midi de sa noble carrière
Brille, comme le tien, de feux éblouissans ;
Qu'il meure comme toi dans des flots de lumière.

UNE JEUNE FILLE.

Ma mère aux portes du tombeau
Languit dans une nuit épaisse,
Les doux rayons de ton flambeau
N'écartent plus le noir bandeau,
Dont l'ombre sur ses yeux s'abaisse.

Si je la perds, que puis-je aimer?
Elle seule était ma famille ;
Sous mes baisers viens rallumer
Ses yeux que la mort va fermer ;
Permets-lui de revoir sa fille.

UN BRAME.

Dieu des divins accords, souris à nos accens.

UN GUERRIER.

Ma main, dieu des guerriers, te consacre ces armes.

UN PASTEUR.

Reçois, dieu des pasteurs, mes fruits et mon encens.

LA JEUNE FILLE.

Dieu de tous, je suis pauvre, et je t'offre mes larmes.

CHOEUR DES BRAMES.

Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil qui renaît les dons et les clartés.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh! comment garder le silence?
Avec tout l'univers célébrons son retour.
Couronné de splendeur, il se lève, il s'élance;
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMPSAEL, le Chœur.

EMPSAEL.

L'Astre, dont vos concerts ont publié la gloire,
De vos vœux dans son cours gardera la mémoire.
Dans le sein des sillons, à ses feux présenté,
Il répandra la vie et la fécondité.
Peuple, offrez-lui toujours d'abondans sacrifices,
Et de riches moissons en paîront les prémices.
Prêtres, persévérez dans vos austérités;
Vos maux ont un témoin, vos soupirs sont comptés.
Sous le fer, sous le feu, qui creusent vos blessures,
De la chair et du sang réprimez les murmures;
Dieu vous garde une place auprès de vos aïeux :
La vie est un combat dont la palme est aux cieux.
Sous vos ombrages frais Akébar va descendre.
Écartez l'imprudent qui le pourrait surprendre.
Le temple s'ouvre, il vient, à ses pieds prosternés,
Ne levez point vos yeux vers la terre inclinés;

Gardez-vous d'altérer par leur coupable atteinte
Cette paix des élus sur son visage empreinte.
Qu'on se retire, allez.

(Les brames et le peuple se retirent sans regarder Akébar.)

SCÈNE II.

EMPSAEL, AKÉBAR.

AKÉBAR. *Il descend lentement les degrés du temple et s'approche d'Empsaël, qui se prosterne devant lui.*

Levez-vous, Empsaël.
Ne puis-je redouter l'abord d'aucun mortel?
Ces accens, dont Brama daigne emprunter l'organe,
N'iront-ils point frapper une oreille profane?

EMPSAEL.

Quand tu veux te cacher, flambeau de vérité,
Quel souffle ternirait ton éclat respecté?
Nul n'osera mêler un regard infidèle
A ce commerce auguste où ta bonté m'appelle;
Sois sans crainte.

AKÉBAR.

O bonheur de se voir adoré,
Qu'avec emportement mon cœur t'a désiré,
Et, pour livrer ma vie à tes pompeux spectacles,
Combien j'ai surmonté de chagrins et d'obstacles!
Je te possède.... Hélas!

EMPSAEL.

Quoi! voulez-vous toujours
De vos prospérités empoisonner le cours,
Souffrir avec ennui que le peuple vous voie,
Respirer sans plaisir l'encens qu'il vous envoie?
N'aimez-vous plus ce trône où de lointains climats
Les rois viennent baiser la trace de vos pas?

AKÉBAR.

Je l'aimais, quand un autre y siégeait à ma place;
Entre nous à regret je mesurais l'espace;
A ses débiles mains j'enviais l'encensoir.
Le voilà donc ce trône où j'ai voulu m'asseoir!
Composer ses regards, veiller sur son visage,
Affecter la froideur d'une insensible image,
O tourment! que mon front, lassé de ses splendeurs,
Se courbe avec dégoût sous le poids des grandeurs!
Que le temple et sa pompe, et sa triste harmonie,
Ont fatigué mes sens de leur monotonie!

(Il tombe assis sur un banc de gazon.)

EMPSAEL.

Contre l'ennui secret qui consume vos jours
Dans l'étude autrefois vous cherchiez un secours.

AKÉBAR.

Oui, j'ai long-temps pâli sur ces tables antiques,
Des quatre âges du monde infaillibles chroniques,
Et tant d'écrits savans, entassés dans nos murs,
Ont chargé mon esprit de leurs dogmes obscurs.

Après trente ans d'efforts, j'ai percé dans les ombres
Des caractères saints, des figures, des nombres;
Les éclats de la foudre et le cri des oiseaux
Ont d'oracles certains payé mes longs travaux;
Qui, d'un vol plus hardi consultera les astres
Sur des succès futurs ou de prochains désastres,
Et d'un songe équivoque envoyé par les dieux
Lira d'un œil plus sûr l'avis mystérieux?
Science que j'aimais, séduisante chimère,
Ta coupe inépuisable à ma bouche est amère;
Tes charmes sont trompeurs, et tu m'as enivré
Sans étancher la soif dont je suis dévoré!
Quoi! tout est vain?.....

EMPSAEL.

Jamais vos misères passées
N'ont d'un chagrin plus sombre obscurci vos pensées.
Quel est ce mal cuisant pour vous seul réservé,
Dont vous cachez la plaie à mon zèle éprouvé?

AKÉBAR, *il se lève.*

Quel bonheur, Empsael, quelle volupté pure
D'abandonner ses sens au vœu de la nature!
Par ces chemins de fleurs, dont j'ai fui les appas,
Qu'il est doux d'égarer ses désirs et ses pas!
Ce bonheur est le tien, ô fougueux Idamore!

EMPSAEL.

Son triomphe importun vous poursuit-il encore?

AKÉBAR, *avec violence.*

Il osa me braver : sans fléchir les genoux,
De mon œil menaçant il soutint le courroux !
On l'admire pourtant, on l'exalte, on l'encense ;
L'amour qui l'environne impose à ma puissance.
Il règne, et qu'a-t-il fait? le devoir d'un soldat.
Un misérable sang, qu'il verse pour l'état,
L'emporte sur celui dont mon pieux courage
De Brama sur l'autel vient arroser l'image.
Quel effort douloureux s'est-il donc imposé ?
Par quels jeûnes cruels son corps s'est-il usé ?
Sa langue, dont le ciel tolère l'insolence,
N'a pas langui dix ans dans un morne silence.
Il est libre, et son cœur, fier de ses sentimens,
N'en contraignit jamais les heureux mouvemens.
Il se livre au penchant dont l'erreur le caresse,
De la gloire à longs traits il savoure l'ivresse ;
Tandis qu'enseveli dans ma noble prison,
J'arme contre mes sens une froide raison ;
Tandis que, m'exerçant par d'obscurs sacrifices,
Je suis mort à la joie, au monde, à ses délices,
Aux douceurs de l'espoir, aux flammes des désirs.
Pour moi sont les tourmens et pour lui les plaisirs ;
Et le bien, le seul bien, où mon amour s'attache,
Comblé de tous les dons, c'est lui qui me l'arrache :
Ma puissance, il l'outrage, il l'ose mépriser ;
Sous mes foudres sacrés j'hésite à l'écraser !
Dieux! ma tête a blanchi dans mon saint ministère,

Et vous donnez sa honte en spectacle à la terre!
Vengez-moi : triste objet d'envie et de pitié,
Grands dieux, dans mon exil m'avez-vous oublié?

EMPSAEL.

Ah! qu'ils ne privent pas de ce chef intrépide
La tribu des guerriers, qui l'a choisi pour guide.
Qu'importe à vos dégoûts qu'il se soit révolté
Contre les droits divins de votre autorité?
Elle n'est, dites-vous, qu'un illustre esclavage.....

AKÉBAR.

Je n'en puis sans mourir endurer le partage.
Triste effet des grandeurs! leur amour malheureux
Égare nos esprits en de contraires vœux.
S'il échappe à nos mains ce pouvoir qui nous pèse,
Il nous laisse un regret que nul charme n'apaise,
Un vide, un vide affreux que rien ne peut combler.
De sa vieillesse oisive on se sent accabler;
Un je ne sais quel vague empoisonne l'étude,
Corrompt de nos plaisirs l'innocente habitude;
Alors il faut mourir!..... Encor quelques instans,
Je connaîtrai mon sort; il viendra, je l'attends.....
Ah! qu'il honore en moi l'autorité suprême,
Et je ne le hais plus, je l'adopte, je l'aime.
Qu'il parle : que veut-il? des biens? des dignités?

EMPSAEL.

Quels dons par vous offerts n'a-t-il pas rejetés?

AKÉBAR.

Peut-être il en est un qui fléchira sa haine :
Par ce lien auguste il faut que je l'enchaîne ;
Je le veux. Cet honneur est sans doute inouï,
Et son farouche orgueil en doit être ébloui.
Je le veux.....

EMPSAEL.

Pour bannir le soin qui vous tourmente,
Souffrez que devant vous Néala se présente ;
Et bientôt à sa voix ce déplaisir mortel
Fera place aux transports de l'amour paternel.

AKÉBAR.

Moi, la voir ! ah! demeure. Infortuné ! j'évite
Jusqu'aux doux mouvemens dont son aspect m'agite.
Ils troublent ma ferveur ; je m'accuse en secret
D'un sentiment humain dont Dieu n'est pas l'objet.
Mais je l'aime, et, soigneux de cacher ma faiblesse,
Je me fais un tourment de ma propre tendresse.
Néala me redoute ; en lui tendant les bras
Jamais je n'enhardis son timide embarras ;
Je n'adoucis jamais par un tendre sourire
L'austère majesté qui sur mes traits respire.
Quand un père à sa fille ouvre ses bras tremblans,
Lui laisse avec amour baiser ses cheveux blancs,
Je m'indigne, je pleure, et vois d'un œil d'envie
Ce bonheur inconnu dont j'ai privé ma vie.
Ma fille !.... et je la perds, le ciel veut qu'à ce prix
Je rachète un pouvoir qu'il m'a trop tôt repris !

Ma mort suivra de près cette épreuve dernière.....
Mais j'emporte au tombeau ma grandeur toute entière.
Eh bien! n'hésitons plus, j'y souscris, c'en est fait!

EMPSAEL.

Ah! sachez vous contraindre : Idamore paraît.
Pourrez-vous déguiser l'horreur qu'il vous inspire?....

AKÉBAR, *froidement.*

Quelle horreur? qu'avez-vous, et que voulez-vous dire?
Voyez, je suis tranquille, et sur mon front serein
Mon trouble n'a laissé ni courroux, ni chagrin.
Sortez.

SCÈNE III.

AKÉBAR, IDAMORE.

IDAMORE.

Votre message a droit de me surprendre;
A cet excès d'honneur j'étais loin de m'attendre.
Vous souhaitez me voir, vous, seigneur! et pourquoi?
Pontife du Très-Haut, que voulez-vous de moi?

AKÉBAR, *à part.*

De quel œil ce profane insulte à ma présence!
Contre ma faible voix vous vous armez d'avance;
Vous apportez sans doute à ce grave entretien
Un cœur aigri, blessé, bien différent du mien;
Vous le connaissez mal.

IDAMORE.

Il a changé peut-être.
Pour moi, je suis le même, et je veux toujours l'être;
Juste, mais inflexible.

AKÉBAR.

Ainsi votre fierté
Prend le mépris des lois pour l'austère équité.
Ce bras, qui les détruit, met la force à leur place,
N'écoute de conseils que ceux de son audace.
Un vainqueur tel que vous se croirait avili
S'il n'affectait l'horreur de tout ordre établi.
Vous laissez le vulgaire accorder à l'usage
Ses aveugles respects et son servile hommage;
Mais vous!...

IDAMORE.

De mes avis le sacrilége orgueil
Du temple où vous régnez a-t-il franchi le seuil?
L'a-t-on vu s'arroger quelques droits despotiques
Sur vos rites secrets, vos pieuses pratiques?
Content d'y présider, laissez, laissez mes mains
Se charger du fardeau des intérêts humains.
Soyez plus qu'un mortel, j'y consens, si nous sommes,
Vous le dernier des dieux, moi le premier des hommes.

AKÉBAR.

Poursuivez, Idamore; il est digne de vous
D'accabler un vieillard sans force et sans courroux.
Est-ce là ce guerrier si grand, si magnanime?

Insensé! quelle erreur contre moi vous anime?
Suis-je votre ennemi ?

IDAMORE.

Vous l'êtes, je le sais.
Mon ennemi! qui, vous?... plus que vous ne pensez...
Plus que je ne puis dire.

AKÉBAR.

Eh! comment? je l'ignore.
Qu'ai-je fait?

IDAMORE.

Mon malheur. Vous qu'un vain peuple adore,
Qui portez saintement d'inévitables coups;
Oui, vous, mon ennemi, le plus cruel de tous;
Oui, ce que n'auraient pu ni Chrétiens ni Tartares,
Vous l'avez fait : c'est vous... Malheureux, tu t'égares!

AKÉBAR.

Que répondre, Idamore, à ces vagues discours,
Dont la fureur commence et rompt soudain le cours?
O vous qui m'accusez, je plains votre délire.
Connaissez-la cette âme où vous avez cru lire :
Moi, me préoccuper de soins ambitieux,
Quand la nuit du tombeau se répand sur mes yeux,
Quand l'eau lustrale attend ma dépouille glacée?
Qu'un plus sublime objet absorbe ma pensée!
Le bonheur de ma fille, après mes longs combats,
Est l'unique devoir qui me trouble ici-bas.
Le ciel, dont la bonté la rend à mes tendresses,

A dérobé sa tête au bandeau des prêtresses.
Une illustre alliance embellirait ses jours ;
J'ai cherché dans l'armée, au temple, dans les cours,
Quelque mortel si grand, que son sang trouvât grâce
Devant l'éclat divin des auteurs de ma race.

IDAMORE.

Il est choisi sans doute ?

AKÉBAR.

Oui, seigneur. Je le croi
Digne de mes aïeux, de ma fille et de moi.

IDAMORE.

Son nom?...

AKÉBAR.

Il porte un nom que l'Indostan révère.
Le destin des combats ne lui fut point sévère.
Il est brave, puissant...

IDAMORE.

Mais enfin, cet époux,
Ce vainqueur, ce héros, quel est-il donc?

AKÉBAR.

C'est vous.

IDAMORE.

Qu'entends-je !

AKEBAR.

Le voilà cet ennemi terrible.

IDAMORE.

Ah! croyez... J'ignorais... O ciel! est-il possible?
Qui, moi?

AKÉBAR.

De cet espoir je flattais mes douleurs,
Et ce jour le premier de la saison des fleurs,
Ce jour, que nous comptons parmi nos jours propices,
Eût éclairé vos nœuds formés sous ses auspices.

IDAMORE.

Mon père! l'Éternel me parle par ta voix.
Il t'inspire, il me nomme, il a dicté ton choix.
J'accepte ses bienfaits, j'adore tes oracles.
Un seul mot de ta bouche enfante des miracles:
Oui, mon orgueil vaincu s'humilie à tes pieds.
Que par mon repentir mes torts soient expiés.
J'avais vu Néala, j'aimais sans espérance;
J'ai maudit tes autels, vos lois, ma dépendance,
Toi-même, toi, mon père;... et tu combles mes vœux!
D'un amour téméraire excuse les aveux;
Pardonne à mes fureurs. J'abjure, je déteste
De ce cœur révolté l'égarement funeste;
Mais du moins à la haine il fut toujours fermé:
Mon crime, ah! mon seul crime est d'avoir trop aimé!

AKÉBAR.

Ne vous condamnez point; peut-être ma sagesse
Gênait par ses leçons votre ardente jeunesse.

Je puis à votre oreille épargner mes avis....

IDAMORE.

Non, parlez, commandez. Ils seront tous suivis.
Prenez sur ma raison un souverain empire.
Eh! ne vous dois-je pas le seul bien où j'aspire?
Néala, mon amante.... ah! daignez l'appeler.
Ne puis-je la revoir? vais-je enfin lui parler?
Quel lieu doit nous unir? quelle heure fortunée
Verra bénir par vous un si cher hyménée?

AKÉBAR.

Eh bien, que de nos lois la sainte austérité
Fléchisse pour vous seul devant ma volonté.
Ces bois religieux, dont un antique usage
Aux pompes de l'hymen consacre le feuillage,
Vers la quatrième heure entendront vos sermens;
Qu'ils soient de vos aveux les premiers confidens.
Attendez votre épouse aux lieux où je vous laisse.
Adieu, mon fils.

(Il présente sa main à Idamore qui s'incline pour la baiser.)

(*A part.*)

Superbe, enfin ton front s'abaisse.

SCÈNE IV.

IDAMORE.

Son fils! je suis son fils! l'époux de Néala !
Son fils... de ce doux nom un autre m'appela.
Il me pleure... il me cherche, et mon hymen s'apprête.
Il n'assistera point à cette auguste fête.
Zarès n'est plus mon père, hélas! il ne l'est plus!...
Des biens communs à tous, les hommes l'ont exclus ;
Et tu t'es fait leur frère à force d'imposture!
Ton âme s'avilit en fuyant la nature :
Ils t'ont rendu cruel, perfide, ingrat comme eux ;
Renonce à ton vieux père, achève et sois heureux.
Quel bonheur de tromper une vierge innocente,
De frémir au doux son de sa voix caressante,
De la craindre en l'aimant, de dire avec effroi :
Ce cœur, s'il me connaît, va se fermer pour moi?
D'étouffer un secret dont le poids vous oppresse?...
Et s'il éclate, ô ciel! quel prix de sa tendresse?
La malédiction dont mes jours sont couverts,
L'exil, le désespoir, la mort dans les déserts!...
Non, elle connaîtra le proscrit qu'elle adore....
Mais contre ses terreurs si l'amour lutte encore,
De ces nœuds réprouvés affrontant le danger,
Si de mon avenir elle ose se charger,
Nature, il faut céder, j'oublîrai tout pour elle.
Dieux! je la vois. Heureuse, elle en paraît plus belle.

De quel funeste aveu je la vais accabler !
Je tremble.... elle m'apprend que je pouvais trembler.

SCÈNE V.

IDAMORE, NÉALA.

NÉALA.

Accusez-vous encor la justice éternelle?
Le pontife à sa voix vous trouve-t-il rebelle?
Il vous donne sa fille, il parle, et son pouvoir
Change une ardeur coupable en un pieux devoir.
Que béni soit le jour qui nous rend l'innocence!
Le Très-Haut nous a vus d'un regard d'indulgence,
Et les divinités, qui peuplent ces forêts,
Devant lui sans colère ont porté nos secrets.
Au pied de son autel confondons nos hommages,
Venez.... mais sur vos traits quels sinistres nuages!

IDAMORE.

Néala!....

NÉALA.

Qu'avez-vous?

IDAMORE.

Si vous saviez....

NÉALA.

Eh bien?

IDAMORE.

Détruirai-je d'un mot mon bonheur et le sien?
Vous m'aimez?

NÉALA.

Moi, grands dieux!

IDAMORE.

Mais d'un amour extrême,
Sans borne, égal au mien?

NÉALA.

J'en appelle à vous-même.

IDAMORE.

C'est moi que vous aimez, non le chef des guerriers,
Non l'éclat de mon rang, mes titres, mes lauriers?
Quel que soit l'abandon où l'avenir me livre,
A ces biens fugitifs votre amour doit survivre?

NÉALA.

En doutez-vous?

IDAMORE.

Jamais vous ne les avez plaints
Ces malheureux, privés de l'aspect des humains....

NÉALA.

Comment?...

IDAMORE.

Dont la tribu, proscrite et vagabonde,
Traîne après soi l'horreur et les mépris du monde?

NÉALA.

N'achevez pas : leur nom est funeste, odieux;
Il souillerait l'air pur qu'on respire en ces lieux.

IDAMORE.

Un d'eux... il était las de son sort misérable...
Secouant tout à coup l'opprobre qui l'accable,
Il vient, combat, triomphe. Admis dans les cités,
Il profane les murs par vous-même habités.

NÉALA.

Ah! que de son abord votre bras m'affranchisse;
Un ennemi du ciel! un monstre!... Qu'il périsse!
Point de pitié, frappez!

IDAMORE.

Frappez donc votre époux :
Cet ennemi, ce monstre, embrasse vos genoux.
Frappez.

NÉALA, *se précipitant vers la statue de Brama, qu'elle embrasse.*

Toi qui l'entends, protége ta prêtresse;
Dieu, fais luire entre nous ta foudre vengeresse;
Que ce marbre insensible, ébranlé par mes cris,
Entre l'impie et moi renverse ses débris.

IDAMORE, *à genoux.*

Ma vie est un fardeau; prenez-la, je l'abhorre:

Mon amitié flétrit, mon amour déshonore,
Mon nom glace d'effroi.

NÉALA, *sans le regarder.*

Les cieux m'en puniront;
Mais le tranchant du fer n'atteindra pas ton front.
Infortuné, va-t'en !

IDAMORE.

Hélas ! dans quelles villes,
Sous quel heureux climat, sur quels bords si fertiles,
Où les plaisirs pour moi ne soient sans volupté,
Le printemps sans parure, un beau jour sans clarté ?
Vous fuirai-je aux déserts ? mais où fuir ce qu'on aime ?
Dans quel antre profond me cacher à moi-même ?
Où ne verrai-je plus ces flambeaux de la nuit,
Dont les feux si souvent à vos pieds m'ont conduit ?
Par quel chemin vous fuir ? quel rocher, quelle source,
Pour me parler de vous, ne suspendra ma course ?
Beaux lieux, sans m'arrêter comment vous parcourir,
Et puis-je en la fuyant m'arrêter sans mourir ?
Fleuve heureux, bois si chers à ma reconnaissance,
Je vous reverrai donc, mais pleins de son absence !...
A travers les rameaux, là, j'observais ses pas :
Là, pour l'entretenir, j'affrontai le trépas ;
Là, les heures pour moi s'allongeaient dans l'attente ;
Ici, je lui donnai ce doux titre d'amante ;
Plus loin.... ô Néala, quel prix de mes exploits !
Je leur dus de vous voir pour la première fois.
Couronné par vos mains, que j'étais fier de l'être !

Ah! vous m'aimiez alors, vous m'admiriez peut-être.
Oui, malgré vos mépris, oui, malgré mon malheur,
Ce jour atteste encor que j'eus quelque valeur;
Quelques dons m'élevaient au-dessus du vulgaire,
Et j'avais des vertus puisque j'ai pu vous plaire.

NÉALA.

Ils me furent cruels, ces dangereux trésors,
Dont j'exaltais le prix pour tromper mes remords.
Pourquoi m'ont-ils caché sous leur brillant mensonge
L'abîme inévitable où mon erreur me plonge?
Malheur au cœur aimant que leur charme séduit:
C'est par eux qu'à jamais mon bonheur fut détruit.

IDAMORE.

Il ne l'est pas encor; du moins il peut renaître.
La pompe se prépare, eh bien.... dois-je y paraître?
Cet aveu qu'en tremblant j'ai versé dans ton sein,
N'y laisse plus pour moi qu'horreur et que dédain:
D'un amour confiant il est l'excès sublime,
Mon seul droit au pardon, mon titre à ton estime.
Je disais: Il m'est doux de lui livrer mon sort,
D'arracher à sa crainte un si pénible effort,
Si grand, si généreux, que jamais avant elle
La plus parfaite ardeur n'en laissa de modèle.
Donnons-lui ce triomphe; honneurs, lauriers, pouvoir,
Jetons tout à ses pieds, je veux tout lui devoir!
Je l'ai fait sur la foi de ta sainte promesse;
J'en ai cru ta pitié, j'en ai cru ta tendresse,

Chassé, maudit par toi, j'en crois encor tes pleurs;
Voilà tous mes garans, parle, sont-ils trompeurs?

NÉALA.

Eh! quel est ton espoir? que d'une âme affermie
J'accepte en t'épousant l'exil et l'infamie?...
Je le veux; mais demain quel sera mon appui,
Si l'ange de la mort m'appelle devant lui?
Surprise dans les nœuds d'un hymen sacrilége,
A ce juge irrité, dis-moi, que répondrai-je?
Le courroux des humains ne peut m'épouvanter;
Mais le sien, mais pour toi le faut-il affronter?
Mais faut-il échanger contre des cris funèbres,
Contre le noir séjour des esprits de ténèbres,
Contre des châtimens qui prolongent mes maux,
Au-delà de ce monde, au delà des tombeaux;
Cette paix, ces plaisirs, ces innocentes joies,
Que Dieu garde aux tribus qui marchent dans ses voies,
Dieu même, et les clartés de ce palais divin
Où rayonne un jour pur sans aurore et sans fin?

IDAMORE.

Non; mais je t'y suivrai. Quel forfait m'en exile?
Le sein de l'Éternel est aussi notre asile.
Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés
De ce bonheur en vain nous croient déshérités.
Nous sommes ses enfans. Comme sur leur visage
N'a-t-il pas sur le nôtre imprimé son image?
De nos jours et des leurs, qu'il pèse également,

Au même feu céleste il puisa l'aliment.
Nos sens formés par lui, nos traits, tout est semblable.
Ont-ils un œil plus sûr, un bras plus redoutable?
Dieu dans leur voix plus mâle a-t-il mis d'autres sons?
Le soleil, pour eux seuls prodigue de moissons,
N'échauffe-t-il pour nous que poisons homicides?
Les fruits se sèchent-ils sur nos lèvres avides?
Les flots, dont notre soif implore les secours,
Pour tromper ses ardeurs détournent-ils leur cours?
Ces mortels, comme nous, sont condamnés aux larmes,
Soumis aux mêmes maux, blessés des mêmes armes;
Les mêmes passions nous brûlent de leurs feux;
Ils souffrent comme nous et nous aimons comme eux...
Ah! cent fois davantage... Et Dieu, lui, notre père,
N'eût fait de tant d'amour qu'un jeu de sa colère!
L'homme a seul méconnu ce doux instinct des cœurs;
Des frères, qu'il proscrit, il sépare les sœurs.
La mort rassemblera cette famille immense;
Dieu nous appelle tous: le Brame qui l'encense,
Et l'enfant du désert repoussé des autels,
Reposeront unis dans ses bras paternels.

NÉALA.

Je goûte à t'écouter un charme trop funeste;
D'un courroux qui s'éteint ne m'ôte pas le reste.
Ah! fuis, séparons-nous!

IDAMORE.

Tu l'ordonnes, je pars;

Mais vers moi pour adieu tourne au moins tes regards.
Ne me refuse pas....

NÉALA, *se retournant vers lui.*

Idamore!

IDAMORE, *se rapprochant d'elle par degrés.*

Ma vue
N'a pas troublé tes sens d'une horreur imprévue.
Non. Qu'avais-tu pensé? que tu reconnaîtrais
Le sceau de la vengeance empreint sur tous mes traits.
Se sont-ils revêtus d'une forme nouvelle?
Crois-tu qu'un feu sinistre en mes yeux étincelle?.....
Ils brillent, Néala, de tendresse et d'espoir.
Laisse-les s'enivrer du plaisir de te voir.
Ne tremble pas ainsi; que mon bras te soutienne;
Que je sente ta main tressaillir dans la mienne....
Eh bien! le Tout-Puissant de mon bonheur jaloux,
Pour désunir nos mains, descend-il entre nous?
Sa fureur sous tes pieds n'ébranle pas la terre;
Il ne t'accuse pas par la voix du tonnerre.
Il pardonne; il sourit à d'innocens transports;
Pardonne à son exemple, étouffe un vain remords,
Consens à notre hymen.....

NÉALA.

Je ne puis, je frissonne.
Qu'un moment à moi-même en paix je m'abandonne.
Tant de coups différens m'ont frappée aujourd'hui;
J'ai peine à rappeler ma raison qui m'a fui.

L'heure approche, où mes sœurs couvrent l'autel d'offrandes ;
Elles vont m'entourer... que je crains leurs demandes !
Comment à leurs regards déguiser mon effroi!
Où me cacher?.... je veux.... de grâce épargne-moi!

IDAMORE.

Ah! d'un doute accablant qu'un seul mot me délivre :
Dois-je fuir ou rester, dois-je mourir ou vivre?

NÉALA.

Reste pour mon malheur....

IDAMORE.

Arbitre de mes jours,
Va, décide à ton gré du sort de nos amours.
Tout est douleur pour moi, tout, jusqu'à l'espérance ;
Qu'il soit prompt cet arrêt que ma terreur devance :
Dût-il me condamner j'aspire à le savoir.
Il finira mes maux ; réduit au désespoir,
Un cœur tel que le mien n'est pas long-temps à plaindre,
Et préfère un refus au tourment de le craindre!

(Idamore sort d'un côté, Néala de l'autre, les prêtresses entrent par le fond.)

SCÈNE VI.

CHOEUR.

PRÊTRESSES.

UNE D'ELLES.

Néala!

UNE AUTRE.

Néala !

LA PREMIÈRE.

Pourquoi fuir loin de nous?
Mais c'est en vain que je l'appelle.

LA SECONDE.

Aurions-nous donc, mes sœurs, allumé son courroux?

UNE AUTRE.

Quel trouble s'est emparé d'elle?

UNE AUTRE.

Absente, quand le fleuve a reçu nos présens,
Elle n'a point offert les vœux que notre zèle
Adresse chaque jour à ses flots bienfaisans;
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHŒUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix, qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur.

UNE PRÊTRESSE.

Reprenons nos travaux, et, durant son absence,
Puissent-ils charmer notre ennui!
Contre l'effort des vents ces myrtes sans appui
Accusent notre indifférence.
Des banians touffus, par le brame adorés,
Depuis long-temps la langueur nous implore.
Courbés par le midi, dont l'ardeur les dévore,
Ils étendent vers nous leurs rameaux altérés.

UNE AUTRE.

Invoquons la faveur de ces puissans génies,
A qui des bois sacrés les nymphes sont unies (1).

LA PREMIÈRE.

Esprits aériens de la terre et des eaux,
Dont les soupirs parfument ces berceaux,
Qui murmurez dans le creux des ruisseaux,
Et que le vent du soir apporte sur ses ailes !

LA SECONDE.

Demi-dieux, dont les mains fidèles
Allument de la nuit les innombrables feux,
Épanchent la rosée, ouvrent les fleurs nouvelles,
Et des insectes amoureux
Suspendent aux gazons les vives étincelles !...

CHŒUR.

Descendez du haut des airs;
Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitans des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Venez, la nymphe invisible
Qui, dans sa prison flexible,
Reçoit vos embrassemens,

(1) Forster.

Sous l'écorce qui la presse
Répond à votre tendresse
Par de doux frémissemens.

UNE AUTRE.

Venez rafraîchir les roses
Qui, sous votre haleine écloses,
Couronnent nos bords heureux;
Que le parfum, qui s'exhale
De ces trésors du Bengale,
Vers vous monte avec nos vœux.

CHŒUR.

Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs;
Qu'en ces lieux l'amour vous guide;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitans des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Quel noir penser vous inquiète?
Ma sœur, ce vase échappe à vos bras languissans...

UNE AUTRE.

Au bruit de nos concerts votre bouche muette
S'efforce, mais en vain, d'y mêler ses accens.

UNE AUTRE.

Je songe à Néala; d'une pitié nouvelle
Son souvenir vient attrister mes sens.
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur.

UNE PRÊTRESSE.

Quand un lis virginal penche et se décolore
Par un ciel brûlant desséché,
Sous l'urne qui l'arrose il peut renaître encore;
Mais quand un ver rongeur dans son sein est caché,
Quel remède essayer contre un mal qu'on ignore?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur.

UNE PRÊTRESSE.

Mais que vois-je? Mirza, par sa tendre éloquence,
Zaïde, par ses soins touchans,
Sans doute ont de ses maux calmé la violence.
Chères sœurs, suspendons nos chants :
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

CHOEUR.

Chères sœurs, suspendons nos chants :
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA; LE CHOEUR.

NÉALA, *aux prêtresses.*

Zaïde, et toi Mirza, vous qu'un vœu solennel
Réunit dès l'enfance autour du même autel,
Long-temps par les plaisirs permis dans ces demeures
Notre tendre amitié remplit le cours des heures;
Ces arbres l'ont vu naître, et, témoins de nos jeux,
En croissant chaque jour l'ont vu croître avec eux.
La fête qu'on prépare en va rompre les charmes,
Et vous vous étonnez de voir couler mes larmes.

ZAÏDE.

Aimable et cher objet de nos soins assidus,
Tes soupirs sont compris et te sont bien rendus;
Et si ce prompt départ te semble un coup si rude,
Que de fois, en songeant à notre solitude,
Que de fois de nos mains les festons et les fleurs,
Préparés pour ton front, tombent mouillés de pleurs!

MIRZA.

Notre jeune compagne à nous quitter s'apprête;
Mais l'avenir pour elle est un long jour de fête.
L'hymen n'a point de gloire ou de rians appas,
Dont il ne prenne soin d'environner ses pas.
On l'aime, elle est heureuse, est-ce à nous de nous plaindre?

NÉALA.

Hélas!

MIRZA.

Pourquoi gémir.

ZAÏDE.

Ne cherche pas à feindre;
Tu le voudrais en vain.

MIRZA.

Parle, un songe imposteur
Des troubles de ton âme est peut-être l'auteur.

NÉALA.

Celui par qui du ciel la volonté s'explique,
Mon père, en eût levé le voile prophétique.

ZAÏDE.

Entends-tu quelque dieu, que le fer a touché,
Se plaindre sous l'écorce où Brama l'a caché?
Quel bruit te fait pâlir? Quelle voix inconnue
Perce les marbres saints ou déchire la nue?
Aurait-on profané cet asile de paix?

NÉALA, *vivement.*

Non, ne le croyez pas; eh! comment? non jamais!
Qui l'eût osé?

MIRZA.

Serait-ce une secrète haine,
Qui de ton jeune époux te fait craindre la chaîne?

NÉALA.

Ah! je ne le hais pas! je m'engage aujourd'hui
A vivre, et, s'il le faut, à souffrir avec lui.
Que ses maux soient les miens, et que l'hymen nous lie
Pour toujours, pour le temps et l'éternelle vie.

ZAÏDE.

Cesse donc, Néala, de voir avec effroi
L'existence nouvelle ouverte devant toi.
Va, nos divinités te défendront sans cesse :
Elles n'oublîront pas que tu fus leur prêtresse,
Qu'à tes devoirs par toi nuls objets préférés,
N'ont distrait tes esprits sous ces bosquets sacrés;
Qu'on n'eût pas vu ta bouche approcher d'une eau pure,
Sans que ta piété rafraîchît leur verdure,
Et que ta main jamais, dans son respect pour eux,
Ne leur fit un larcin pour parer tes cheveux.
Ce monde séduisant, qui cause tes alarmes,
Sans danger pour ton cœur, aura pour lui des charmes;
Quel bien à ses plaisirs se pourrait comparer,
Puisqu'à la vertu même on peut les préférer?

NÉALA.

Ils ne me rendront pas nos tranquilles études,
Nos secrets entretiens, nos douces habitudes.
Je vous quitte à regret, les dieux m'en sont témoins;
Puissent-ils vous bénir! Je confie à vos soins
Les plantes que par choix cultivait ma tendresse,
Les rameaux que mes dons courbaient sous leur richesse,
Les oiseaux familiers, qui, nourris dans ces bois,
Descendaient sur ma trace et venaient à ma voix.
Qu'au lever du soleil, ma gazelle chérie
Trouve sur vos genoux l'onde et l'herbe fleurie;
En souvenir de moi protégez-la toujours;
Mêlez, en lui parlant, mon nom à vos discours.
De ma longue amitié gardez chacune un gage.

(A une prêtresse.)

Toi, ces voiles brillans dont tu vantais l'ouvrage,
Mirza, les ornemens que mes bras ont portés...
Mais Zaïde, mes sœurs, n'est plus à nos côtés.
D'ou vient que ses regards sont troublés par la crainte?

ZAÏDE.

Voyez, un étranger pénètre en cette enceinte.

NÉALA.

Ce guerrier, dont la bouche honore un autre dieu,
Le devance, lui parle et lui montre ce lieu;
Il le quitte.

MIRZA.

Vers nous ce voyageur se traîne

Sous d'obscurs vêtemens, qui le couvrent à peine;
Il vient, un frêle appui guide ses pas pesans ;
Sa barbe et ses cheveux sont blanchis par les ans.
Mes sœurs, rentrons au temple.

NÉALA.

Eh! pourquoi? quelle offense
Craignez-vous d'un vieillard sans force et sans défense?
Osons le secourir; ses vœux reconnaissans
Seront pour le Très-Haut plus doux que notre encens.

SCÈNE II.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA, ZARÈS, LE CHOEUR.

ZARÈS. *Il est appuyé sur un bâton.*

Prêtresses des forêts, j'ignore vos usages;
Puis-je au pied de vos murs m'asseoir sous ces ombrages?
D'un moment de repos ma faiblesse a besoin.

NÉALA.

Vieillard, vous le pouvez.

ZARÈS.

J'arrive de si loin!

NÉALA *s'approchant pour le soutenir.*

Tout en vous nous révèle un pieux solitaire.

ZARÈS.

Moi!

NÉALA.

Qui donc êtes-vous ?

ZARÈS.

Étranger sur la terre.

(Aux prêtresses qui l'entourent.)

Je ne mérite pas ces secours empressés.

NÉALA.

Vous êtes malheureux ?

ZARÈS.

Je le suis.

NÉALA.

C'est assez,

(Il s'assied sur le banc de gazon.)

Je dois vous les offrir. Pourquoi, courbé par l'âge,
Entreprendre sans guide un pénible voyage ?

ZARÈS.

Je n'ai pas un ami.

NÉALA.

De l'hospitalité
Nul n'a rempli pour vous le devoir respecté !
Qui vous nourrit ?

ZARÈS.

Les dons du passant que j'implore,
Pauvre, demandant peu, recevant moins encore,
Satisfait cependant.

NÉALA.

O Dieux, que je vous plains !
Vous venez visiter les tombeaux de nos saints,
Consulter le grand-prêtre, ou bien votre vieillesse
D'un long pèlerinage accomplit la promesse ?

ZARÈS.

Non.

NÉALA.

Que cherchez-vous donc ?

ZARÈS.

Un bien que j'ai perdu.

NÉALA.

S'il dépend d'un mortel il vous sera rendu.
Faut-il armer pour vous l'autorité suprême ?
Mon père est tout-puissant.

ZARÈS.

Vous l'aimez, il vous aime....
Ne le quittez jamais !

NÉALA.

D'où vient que vous pleurez ?

ZARÈS.

Hélas ! c'est malgré moi.

NÉALA.

Mais, si vous l'implorez,
Akébar va d'un mot finir votre misère.

ZARÈS.

Un seul homme le peut : il le voudra, j'espère ;
Le chef de vos guerriers.

NÉALA.

Idamore ?

ZARÈS.

C'est lui.

NÉALA.

Vieillard, pour le fléchir empruntez mon appui.

ZARÈS : *il se lève.*

Il est connu de vous?

NÉALA.

Aujourd'hui l'hyménée
Pour jamais à la mienne unit sa destinée.

ZARÈS.

Je n'ai plus qu'à mourir.

NÉALA.

Vous vivrez s'il m'entend.
Soulagez vos douleurs en me les racontant.

ZARÈS.

Non, non, dans son cœur seul mon secret doit descendre ;
J'expire d'un chagrin que lui seul peut comprendre.

NÉALA.

Il vient.

ZARÈS.

Mon sang se glace, et, prêt à lui parler,
Je sens ma voix s'éteindre et mes genoux trembler.
Je ne me soutiens plus.

(Il retombe assis.)

SCÈNE III.

ZARÈS, *que les prêtresses environnent;* NÉALA, *au milieu de la scène;* IDAMORE *conduit par* ALVAR *au fond.*

ALVAR *à Idamore.*

Aux portes de la ville,
Sur une pierre assis, il pleurait immobile.
Je m'approche, à ses pleurs je me laisse attendrir:
« Idamore est le seul qui les puisse tarir. »
Il dit. Je cours au temple, où ma voix importune
Trouble de ce récit votre heureuse fortune;
Mais j'ai fait le devoir d'un ami, d'un chrétien;
Et c'est à l'homme heureux que la pitié sied bien.
Consolez ce vieillard.

NÉALA *s'approchant d'Idamore.*

Ah! si je vous suis chère,
Daignez en sa faveur accueillir ma prière.

IDAMORE.

Eh quoi! près d'Akébar au temple rappelé,

Quand j'apprends que par vous mon espoir est comblé,
Quand cet aveu m'arrache aux horreurs de l'attente,
Celle à qui je dois tout me parle en suppliante!
Ah! venez....

NÉALA.

Il ne veut pour confident que vous.
Adieu. Rentrons, mes sœurs.

IDAMORE.

Cher Alvar, laisse-nous.

SCÈNE IV.

ZARÈS *assis*, IDAMORE.

IDAMORE.

Étranger, quel revers faut-il que je répare?
Puis-je vous rendre un bien dont le sort vous sépare
Répondez.

ZARÈS.

C'est lui-même! il m'a parlé! j'entends
Cette voix, dont les sons m'avaient fui si long-temps!

IDAMORE.

Dans mon cœur attendri quel souvenir s'éveille?
Où suis-je, et quels accens ont frappé mon oreille?
Je les connais.... Que vois-je?

ZARÈS.

Un vieillard insensé,

Qui poursuit un ingrat dont il fut délaissé,
Qui voulait de rigueur armer son front sévère,
Et sent frémir pour toi ses entrailles de père.

IDAMORE.

Dieux! vous m'ouvrez vos bras!

ZARÈS.

La nature a ses droits,
Plus forts que ma raison. Viens, viens, je te revois!
J'ai pardonné!

IDAMORE.

Mon père!

ZARÈS.

O moment plein de charmes!
Idamore, ô mon fils, ô jour, ô douces larmes!
Tu m'aimais, je le sens; pourquoi m'as-tu quitté?
Quel horrible abandon! et je l'ai supporté!
Je résiste à l'ivresse où mon âme se noie!
On ne peut donc mourir de douleur ni de joie!

IDAMORE.

Quoi! vous me pardonnez?

ZARÈS. *Il se lève et regarde son fils.*

Heureux progrès des ans!
Que son port est plus fier, ses traits plus imposans!
Que son aspect m'enchante!

IDAMORE.

O ciel! par quel ravage

Les ans sur son front pâle ont marqué leur passage!

ZARÈS.

Ce ne sont pas les ans, mon fils, mais les chagrins.
Vos jours dans les cités ne sont pas tous sereins;
Et pourtant quel mortel, maudit des destinées,
Vit en plus sombres nuits s'y changer ses journées?
Fut-il pour l'œil d'un père un plus affreux réveil?
Malheureux, j'ai vu naître et pâlir le soleil,
Sans que ses premiers feux ni sa clarté mourante
De mes sens éperdus aient calmé l'épouvante.
Je marchais, je courais, je criais : O mon fils!
Mon fils!... L'écho lui seul répondait à mes cris.
Je rentrai vers le soir, me disant sur ma route :
Près du toit paternel mon fils m'attend sans doute.
Personne sur le seuil, nul vestige, aucun bruit;
Je m'y retrouvai seul, et seul avec la nuit.
Que son astre à regret sembla mesurer l'heure!
Combien ma solitude agrandit ma demeure!
Mes yeux, de pleurs noyés, s'attachaient sans espoir
Sur cette place vide, où tu devais t'asseoir.
J'accusai de ta mort le tigre, le reptile;
Nos rochers, dont les flancs te devaient un asile;
Ces arbres du vallon, mes hôtes, mes amis,
Muets témoins du crime, et qui l'avaient permis,
Tout, l'univers entier, les humains et moi-même,
Avant de t'accuser, ô toi, mon bien suprême,
Toi l'unique soutien d'un père vieillissant,
Toi que j'avais nourri, toi mon fils, toi mon sang!

Confondant jusqu'aux dieux dans ma haine implacable,
Je n'excusai que toi, toi seul étais coupable!

IDAMORE.

O crime! à quels tourmens je vous ai condamné?

ZARÈS.

Ce n'était rien encor, mais je te soupçonnai;
Sur mes lèvres soudain mes plaintes expirèrent,
Un frisson me saisit, mes larmes s'arrêtèrent;
Je crus mourir. Alors la triste vérité
Jusqu'au fond de mon âme entra de tout côté.
Dans toute sa grandeur j'embrassai ma misère:
Injustement flétri dans les flancs de ma mère,
En horreur aux humains que j'aimais malgré moi,
Cet amour dédaigné je le versai sur toi......
Et tu m'abandonnais! Dans un transport de rage,
Quoi! m'écriai-je enfin, voilà donc ton ouvrage;
Brama, tu l'as voulu. Non, tu n'existes pas;
Je ne crois plus aux dieux, je crois aux fils ingrats;
Je crois à mon malheur! Mais hélas! quel supplice
De nier dans son cœur l'éternelle justice,
De vieillir sans espoir de revoir ses aïeux,
Seul au monde, étranger entre l'homme et les cieux,
Trop plein d'un sentiment que nul ne veut vous rendre,
Et qui même en un dieu n'a plus où se répandre.
Tel fut mon sort. Trois ans j'en supportai l'horreur.
J'avais de ton retour nourri la folle erreur.
Tu ne revenais pas; las d'espérances vaines,

Je tentai du désert les routes incertaines,
J'offris ma tête nue à l'ardeur des étés;
Je poursuivis la mort jusqu'au sein des cités.
Plaint, sans être connu, j'y dus à la nuit sombre
Quelques habits grossiers que j'implorais dans l'ombre.
Caché sous ces lambeaux, j'errais sur les chemins.
Pour la première fois j'abordai les humains;
Ton nom, qu'ils publiaient, me découvrit tes traces.
Je me hâte, j'accours, je te vois, tu m'embrasses,
Et c'est lorsqu'aux autels tu vas par tes sermens
Me priver pour toujours de tes embrassemens!

IDAMORE.

Ciel! que vous a-t-on dit?

ZARÈS.

Prouve-moi qu'on m'abuse;
Je te croirai: partons.

IDAMORE.

Eh! le puis-je?

ZARÈS.

Il refuse!

IDAMORE.

Dans quels lieux cherchez-vous cette tranquillité,
Ce bonheur mutuel qu'en fuyant j'emportai?
Là, chaque monument de ma première enfance,
Me reprochant ma faute, aigrit votre souffrance.
Là, tout parle à vos yeux de malheurs trop connus....

ZARÈS.

On se plaît au récit des maux qu'on ne sent plus.
Allons.

IDAMORE.

Ah! laissez-moi, combattant votre envie,
A leur charme funeste arracher votre vie,
Avec elle au désert loin de m'ensevelir,
Au fond de mon palais laissez-moi l'embellir,
Entourer son déclin de plaisirs, dont l'ivresse
Écarte les langueurs où s'éteint la vieillesse,
Rassembler sur vos pas tous les tributs des arts;
Que leur faste opulent éclate à vos regards.
Partagez mes honneurs, jouissez de ma gloire.

ZARÈS.

Après l'avoir perdue, ôte-moi la mémoire,
S'il faut que je préfère à mes plaisirs passés
Tes faux biens sans attrait pour mes sens émoussés:
Que m'importe des arts dont j'ignore l'usage!
Tout leur faste vaut-il ma liberté sauvage?
Par quels spectacles vains crois-tu tenter mes yeux?
Quels trésors me plairaient? quels honneurs glorieux?
Mes spectacles à moi sont un ciel sans nuages,
L'immensité des mers, les astres, les orages,
L'aurore, dont l'éclat va renaître pour moi,
Si je puis sur nos monts l'admirer avec toi;
Mes honneurs sont tes soins, mon unique richesse,
C'est toi, c'est le bonheur de te parler sans cesse,
De reposer ma tête en te voyant le soir,

Et de la relever, mon fils, pour te revoir.
Que m'offres-tu? des jours passés dans la contrainte,
A gémir, à t'attendre, à te voir avec crainte,
Quand la gloire ou l'amour voudront bien par pitié
Te céder pour une heure à ma triste amitié.
Je t'aime avec excès, sois à moi sans partage.
Ne crois pas que ce cœur, que ta froideur outrage,
Ce cœur, qui brûle encor, se donne tout entier
Pour ces restes du tien dont tu le veux payer.
Non, c'est trop me céler le lien qui t'arrête;
Un noble hymen t'appelle et la pompe en est prête.
Je sais tout par l'objet de tes feux insensés......

IDAMORE.

Vous voulez que je parte et vous la connaissez?
C'est peu de tant d'attraits dont l'heureux assemblage
Sans doute a dès l'abord emporté votre hommage;
Sa bonté, pardonnez si j'en appelle à vous,
Prête une grâce auguste à des charmes si doux.
Je l'adore, elle m'aime..... Ah! tendresse intrépide!
Elle m'aime, et mon sort n'a rien qui l'intimide.
Orgueil du sang, devoir, elle a tout oublié;
A l'exil qui m'attend son destin s'est lié;
Et je n'acceptais donc ce touchant sacrifice,
Que pour lui préparer un éternel supplice?
Dois-je l'abandonner, ou le soin de ses droits
Doit-il se révolter contre vos justes lois?
Quoi que mon choix décide, il fait une victime,
Et mon honneur flottant, que presse un double crime

Ne peut par un refus payer votre pardon,
Ni trahir son amour par ce lâche abandon.

ZARÈS.

C'est tenir trop long-temps votre choix en balance.
Je me rends importun par tant de violence.
Je pars; mais satisfait, car je puis vous haïr...
Une seconde fois courez donc me trahir;
Rejoignez la beauté qui m'a ravi votre âme;
Votre heureux père attend, allez, il vous réclame.
Moi, qui n'ai plus de titre et respecte les leurs,
J'irai jusqu'où mes pas porteront mes douleurs...

(Reprenant son bâton de voyage.)

Seul et fidèle appui qui reste à ton vieux maître.
Viens, sois mon guide au moins puisqu'il ne veut pas l'être.
O forêts d'Orixa, bords sacrés, doux sommets,
Humble toit, qu'il jura de ne quitter jamais,
Mer prochaine, où mes bras instruisaient son courage
A se jouer des flots brisés sur ton rivage,
Me voici, recevez un père infortuné;
Je reviens mourir seul aux champs où je suis né.
Celui qui me doit tout repousse ma prière;
Ses mains ont refusé de fermer ma paupière;

(Il dit ces derniers vers en marchant.)

Je n'attends plus de lui pitié ni repentir;
Je le fuis, je le hais... Tu me laisses partir,
Idamore?

IDAMORE.

Arrêtez.

ZARÈS.

Tu me retiens! tu pleures!
Ah! le remords te parle. A regret tu demeures :
Tu me suivras. Pour vaincre il suffit d'un effort;
Prends courage à ma voix, achève, plains mon sort,
Songe à mon désespoir; regarde-moi : mes larmes,
Pour dompter ton amour, te donneront des armes.
Rends-moi ton cœur, mes droits, mes plaisirs, mon pays;
Rends-moi, rends-moi mes dieux en me rendant mon fils.
Cède, obéis, partons; ah! partons!...

IDAMORE.

Eh! mon père,
Puis-je en l'abandonnant emporter sa colère?
Souffrez que je la voie une heure, un seul moment,
Et je vous jure....

ZARÈS.

Eh bien!

IDAMORE.

Oui, j'en fais le serment...
Je vous suivrai.

ZARÈS.

Je crains cet entretien funeste;
Mais je veux croire encor ce que ta bouche atteste.
Reviens me joindre ici, sois fidèle, ou je cours
Livrer au peuple entier mon secret et mes jours :
Je me perdrai, te dis-je!

IDAMORE.

Ah ! calmez-vous ! je tremble :
Si des yeux ennemis nous surprenaient ensemble,
Le trouble où je vous vois, les pleurs que nous versons
Iraient bientôt du Brame éveiller les soupçons.

ZARÈS.

A ce pressant danger ces bois vont me soustraire :
Ils n'auront point, mon fils, de lieu trop solitaire,
De détour trop caché dans leur sombre épaisseur,
Pour protéger des jours dont je sens la douceur.
Dans tes embrassemens j'ai perdu mon audace ;
Un regard, un vain signe, un bruit léger me glace ;
Je crains tout désormais.... je suis heureux !

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE V.

IDAMORE.

Il fuit !
Où suis-je ? qu'ai-je fait ? quel espoir le séduit ?
Comment m'a-t-il surpris ce serment que j'abjure ?....
Mais je suis parricide aussitôt que parjure.
Quoi ! n'accorder qu'une heure à mon cœur combattu !
N'importe, il faut la voir ; eh ! que lui diras-tu ?
Plus d'hymen, je vous fuis, loin de vous on m'entraîne,
Adieu !... non, je n'ai point cette force inhumaine,
Non, je cours de Zarès embrasser les genoux....
Alvar, que me veux-tu ?

SCÈNE VI.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Venez, illustre époux.
Instruit d'une amitié que vos bienfaits publient,
Akébar rend hommage aux chaînes qui nous lient:
Avant les doux momens par son choix destinés
A consacrer ici des nœuds plus fortunés,
Il s'est remis sur moi du soin de vous apprendre
Qu'au peuple impatient il veut montrer son gendre.
Les chemins parfumés de lauriers sont couverts ;
L'encens fume ; le ciel retentit de concerts ;
Sur les trépieds ardens l'huile à grands flots ruisselle,
Les rameaux dans les mains le peuple vous appelle ;
De nos rites chrétiens l'imposant appareil
Seul étale aux regards un spectacle pareil....
Mais quel remords secret contre vos vœux conspire?

IDAMORE.

Je la perds si je fuis, si je reste il expire.

ALVAR.

Néala vous attend.

IDAMORE.

Allons, je suis tes pas.

ALVAR.

Venez.

IDAMORE.

Non, cet hymen ne s'achèvera pas.
Que dis-je? il doit combler ou finir mon supplice;
Et, quel qu'en soit le sort, il faut qu'il s'accomplisse.
Néala par mes pleurs se laissera toucher;
Son époux à ses pas la verra s'attacher.
Obscur ou fastueux, qu'importe notre asile.
Ah! le premier des biens est un amour tranquille :
C'est là de tous nos vœux l'unique et digne objet;
Le reste, Néala, ne vaut pas un regret.
Ami....

ALVAR.

Qu'exigez-vous?

IDAMORE.

Ce vieillard, il me quitte.
J'ignore où le conduit le trouble qui l'agite.
Peut-être de tes soins j'emprunte un vain secours;
Mais, si je tarde, il meurt. Tu l'atteindras, va, cours.
Il m'est si cher! Dis-lui que son fils.... qu'Idamore....
Que d'un devoir sacré la loi m'arrête encore;
Qu'il attende la nuit, qu'à ses pieds je reviens.
Ah! cours, vole; il y va de ses jours et des miens.

SCÈNE VII.

CHOEUR.

BRAMES, GUERRIERS, PRÊTRESSES.

PREMIER BRAME.

Vous, brulez les parfums! vous, posez sur la terre
L'autel, où de l'hymen vont briller les flambeaux.

UN GUERRIER.

Que ces armes, soldats, s'élevant en faisceaux,
Entourent les époux d'un appareil de guerre.

UNE PRÊTRESSE, *à ses compagnes.*

Approchez sans terreur des lances et des dards;
Cachez sous vos fraîches guirlandes
Le fer sanglant des étendards.

SECOND BRAME.

Du peuple à ces rameaux suspendez les offrandes.

PREMIER BRAME.

Jusqu'en ses profondeurs le Gange s'est troublé;
Son prophète à ce bruit, tremblant, échevelé,
S'est prosterné sur le rivage;
Du sein des flots émus son oracle a parlé,
Et la beauté va s'unir au courage.

TOUT LE CHOEUR.

Souris, dieu de la volupté!
Dieu des chastes amours, entends notre prière!
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté

L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté!

LES PRÊTRESSES.

A la beauté rendons honneur!

LES GUERRIERS.

Honneur au fils de la victoire!

LES PRÊTRESSES.

Elle a mérité cette gloire.

LES GUERRIERS.

Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

De ses jeunes appas tout ressent la puissance.

UN GUERRIER.

Tout fuit devant ses traits dont les coups sont mortels.

LA PRÊTRESSE.

L'amour naît sur ses pas.

LE GUERRIER.

La terreur le devance;

LA PRÊTRESSE.

Elle chante les dieux.

LE GUERRIER.

Il défend leurs autels.

LA PRÊTRESSE.

Les pleurs de la pitié l'embellissent encore;

Espoir des affligés, sa vue est pour leurs yeux,
Comme au désert un fruit délicieux
Pour la soif d'un mourant que la chaleur dévore.

LE GUERRIER.

Aux yeux des oppresseurs il parut dans nos rangs,
Semblable à ces astres errans
Qui, traînant après soi des flammes prophétiques,
Prédisent, au milieu des tempêtes publiques,
La chute de l'orgueil et la mort des tyrans.

CHOEUR.

Honneur au fils de la victoire!
A la beauté rendons honneur!
Elle a mérité cette gloire;
Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

Néala va quitter ce solitaire asile.

UN GUERRIER.

Quel asile plus sûr que les bras d'un héros?

LA PRÊTRESSE.

Tous ses jours s'écoulaient dans un si doux repos!

LE GUERRIER.

Que de grandeur succède à ce bonheur tranquille!

LA PRÊTRESSE.

Telle une source pure après de longs détours
Dans des retraites révérées,
Pour des bords plus fameux, où l'entraîne son cours,

Quittant ses premières amours,
Aux flots bruyans d'un fleuve unit ses eaux sacrées.

LE GUERRIER.

Tel un jeune laurier, qui n'a point de rivaux,
Reçoit dans ses rameaux
Une tige modeste, ornement de la terre,
L'embrasse, et relevant son front victorieux,
Qui la garantit du tonnerre,
L'emporte avec lui dans les cieux.

LES PRÊTRESSES.

Ainsi notre compagne abandonne l'asile,
Où ses jours s'écoulaient dans un si doux repos.

LES GUERRIERS.

Époux de Néala, c'est ainsi qu'un héros
Fait succéder la gloire à son bonheur tranquille.

TOUT LE CHOEUR.

Souris, dieu de la volupté!
Dieu des chastes amours, entends notre prière!
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté
L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté!

PREMIER BRAME.

Compagnons d'Idamore, allez, troupe fidèle,
Allez, qu'au pied du temple il soit conduit par vous.
Vierges de Bénarès, venez au jeune époux
Présenter l'épouse nouvelle;
Nous, dans le sanctuaire attendons à genoux
Que pour suivre ses pas Akébar nous appelle.

LE CHOEUR.

À la beauté rendons honneur!
Honneur au fils de la victoire!
Elle a mérité cette g'oire;
Il est digne de son bonheur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMORE, ALVAR, GUERRIERS, *dans le fond.*

IDAMORE.

Eh bien: m'accorde-t-il la grâce que j'implore?

ALVAR.

J'ai couru du côté que regarde l'aurore;
J'ai repris au couchant les plus étroits sentiers,
Et, suivant dans son cours la source des palmiers
Jusque sous les rochers où se cache son onde,
J'ai des plus noirs détours percé la nuit profonde.
Mais leur obscurité n'offre de toutes parts
Que des abris trop sûrs qui trompaient mes regards.
Lui-même, que troublait ma recherche inquiète,
Eût craint par un soupir de trahir sa retraite,
Ou d'un soin curieux vers le peuple poussé,
Dans la foule en secret s'était déjà glissé.

IDAMORE.

Il se croira trahi; son attente déçue
De ces apprêts cruels ne peut prévoir l'issue.

Dieux ! s'il allait d'un mot renverser mon dessein,
Aux pointes de leurs dards s'il présentait son sein !

ALVAR.

Ah ! gardez qu'on entende, ou que votre visage
N'explique vos discours par son muet langage.

IDAMORE.

Peut-être tes soupçons à tort m'ont alarmé ;
Zarès dans son asile est encore enfermé.
Tu l'as dit : il craignait d'affronter ta présence ;
A la voix de son fils il rompra le silence.
Je cours l'instruire, ami.....

ALVAR.

Que voulez-vous tenter ?
L'élite des guerriers ne vous doit plus quitter,
Et du titre d'époux le pompeux privilége
De leur foule à vos pas enchaîne le cortége.

IDAMORE.

Gloire importune, Alvar, honneur infortuné,
Qui fait d'un chef du peuple un captif couronné !
Je maudis, mais trop tard, ma noble servitude.
Demeurons.... Je succombe à mon inquiétude.
Je hâte de mes vœux et voudrais différer
L'instant que mon amour doit craindre et désirer.
Voilà donc l'union où j'attachais ma vie,
Que mes ardens soupirs ont long-temps poursuivie !

Je courais la former, je me croyais heureux;
Le plus beau de mes jours en est le plus affreux.

ALVAR.

En vain sur d'autres bords j'ai cru fuir ma sentence,
Entre nous l'Océan mit en vain sa distance;
Le courroux du Seigneur, pour un temps suspendu,
Jusque sur mon ami s'est enfin répandu.
Malheur à moi!

IDAMORE.

Cruel, votre injustice ajoute
A l'horreur de mon sort le remords qu'il vous coûte.
Laissez-moi des chagrins que j'ai seul mérités.
Combien de droits jaloux, que d'orgueils révoltés
Se vengent tôt ou tard sur celui qui s'élance
Hors du rang où le ciel a caché sa naissance.
Au faîte des grandeurs pour tomber parvenu,
S'il trompe, il doit trembler; périr, s'il est connu.
Remplissons mon destin. Mais Zarès! ô justice!
De l'erreur que j'expie il n'était pas complice.
On vient; c'est Néala. Ce bandeau nuptial
N'est-il, pour tant d'attraits, qu'un ornement fatal?

SCÈNE II.

IDAMORE, NÉALA, ALVAR; GUERRIERS, PRÊTRESSES, *dans le fond.*

NÉALA.

Pourquoi me déguiser vos nouvelles alarmes ?
Ces hommages publics, ces emblèmes, ces armes,
Des festons suspendus les riantes couleurs,
Importunaient vos yeux où j'ai surpris des pleurs.
Avez-vous des chagrins que vous deviez me taire,
J'en saurai sans effort respecter le mystère ;
Quand d'un zèle inquiet je cherche à l'éclaircir,
C'est moins pour les savoir que pour les adoucir.

IDAMORE.

Néala, chère épouse, ô noble et tendre amie,
Contre une horreur pieuse es-tu bien affermie?
Tes crédules esprits détrompés par ma voix,
Cédant au vœu d'un père, ont confirmé son choix;
Mais c'est peu, si, troublé d'une frayeur nouvelle,
A l'autel près de moi ton courage chancelle.
Est-il bien sûr de lui ?

NÉALA.

Ne vous abusez plus:
Vos discours ont fixé mes vœux irrésolus,
Mais n'ont pu dans mon sein étouffer la croyance

Qu'une longue habitude y nourrit dès l'enfance.
Mon cœur, se détournant d'une fausse clarté,
Connaît, respecte encore et fuit la vérité :
Au penchant qui l'entraîne, esclave, il s'abandonne ;
Il n'est pas convaincu, mais il aime, il se donne.
Un Dieu qui vous repousse en vain me tend les bras.
Comment serais-je heureuse où vous ne serez pas ?

IDAMORE.

Et sur toi, dès ce jour, si mon exil appelle
Ces malheurs éloignés que l'avenir recèle,
S'il faut dès ce soir même.... Hélas! le pourras-tu?
Ne sentiras-tu pas expirer ta vertu
Au seul penser de fuir, et pour ta vie entière,
Les objets et les lieux qui te la rendaient chère ?

NÉALA.

Quoi! déjà! Quoi! ce soir nous exiler tous deux!
D'une race en horreur les vêtemens hideux
Succéderont demain à ces habits de fête ;
Je n'aurai plus d'asile où reposer ma tête.
Ah! cruel!

IDAMORE.

Il est vrai, désespéré, confus,
J'ai honte de ma rage et j'implore un refus.
O généreux objet de mon idolâtrie,
Tu m'as sacrifié ta céleste patrie :
Je veux te ravir l'autre! Ah! tu m'as trop aimé.
Repousse un furieux à ta perte animé.

Puisses-tu le haïr autant qu'il se déteste !
Il en est temps encor : romps cet hymen funeste....

NÉALA.

Quand voulez-vous partir ? Commandez, je vous suis.

IDAMORE.

Je dois te refuser, hélas ! et ne le puis.
Contre ton dévoûment ma gloire en vain s'indigne,
Je sens, quand j'y souscris, que je n'en suis pas digne.
O mon père !

NÉALA.

Et le mien !

IDAMORE.

Les ministres sacrés
Du temple en ce moment descendent les degrés.
Séparons-nous... Alvar, que la cérémonie
Prépare à ma tendresse une lente agonie !
Ah ! veille à mes côtés....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, AKÉBAR, BRAMES *portant le feu sacré et les prémices ; deux d'entre eux sont armés de haches.*

AKÉBAR, *du haut des degrés du temple.*

Si quelque audacieux,
Retranché par la loi du commerce des cieux,

Vient chercher leur courroux jusqu'en ce sanctuaire,
Que du profanateur la mort soit le salaire.

(Il descend sur le devant de la scène.)

Flambeaux de nos conseils, prêtres qui m'entendez,
Vous, bras du Dieu vivant, vous qui nous défendez,
Guerriers; et vous aussi, dont l'active industrie
Fait couler l'abondance au sein de la patrie :
Peuple entier, qui présente à la divinité
Le simulacre humain de sa triple unité ;
Voici l'instant venu qu'une auguste alliance
Doit d'un héros pieux couronner la vaillance.
Brama dans nos périls suscita ce guerrier,
Pour couvrir ses élus comme d'un bouclier.
Contre ce jeune bras, vainqueur par nos prières,
Les chrétiens ont brisé leurs phalanges altières;
Il les a chassés tous, eux et les ennemis,
Que les sables voisins dans nos champs ont vomis.
Qu'il soit récompensé par delà ses mérites :
Les dieux dans leurs bienfaits gardent-ils des limites ?
Sur les livres de vie il m'a juré sa foi
De prendre mes conseils pour lumière et pour loi.
Peuple, de son serment restez dépositaire.
Mes enfans, approchez : d'un double ministère
Akébar revêtu pour bénir vos destins,
Comme père et pontife étend sur vous ses mains.

(Idamore et Néala sont à genoux, tout le peuple se prosterne.)

CHOEUR.

Puisse-t-il d'Akébar prolonger la carrière
Ce noble hymen, dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté!

AKÉBAR.

Astre brillant des jours au penchant de ta course,
Et toi du haut des cieux, d'où s'écoule ta source,
Gange, roi de ces bords, divinités des champs,
Brama, l'espoir du juste et l'effroi des méchans,
Assistez à la fête où ma voix vous convie.....

SCÈNE IV.

LES PRECÉDENS, EMPSAEL.

EMPSAEL.

Arrêtez.... qu'ai-je vu? la force m'est ravie....

AKÉBAR.

Parlez.

EMPSAEL.

Un Paria s'est glissé parmi nous.

AKÉBAR.

Qu'entends-je?

ALVAR.

Mon ami!

IDAMORE.

Mon père !

NÉALA.

Mon époux !

AKÉBAR.

Quel est-il ?

EMPSAEL.

Dans les flots, qui baignent cette enceinte,
Pour les libations je plongeais l'urne sainte.
Un vieillard se présente, il s'arrête et palît,
S'approche, apprend par moi que l'hymen s'accomplit,
Tombe à mes pieds, se nomme en les mouillant de larmes,
Me demande la mort....

IDAMORE.

Eh bien ?

EMPSAEL.

J'étais sans armes.
D'anathèmes vengeurs je l'accable, en fuyant
Loin du contact impur de son bras suppliant ;
Mais qu'on me donne un glaive et je cours sur sa trace...
Il vient, c'est lui !

NÉALA.

Je tremble.

AKÉBAR.

O criminelle aúdace !

ALVAR.

C'est Zarès!

IDAMORE.

Ouvre-toi, terre, pour me cacher!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ZARÈS.

ZARÈS.

La mort! elle me fuit, et je viens la chercher....
Il était vrai, leurs cris dénonçaient son parjure!
L'ingrat!... Mettez un terme aux douleurs que j'endure;
Oui, la mort!

AKÉBAR.

Quel vertige à ce point t'enhardit,
Que d'aborder l'autel à ta race interdit?
Quel funeste génie ou quels anges rebelles,
Pour t'ouvrir des chemins, t'ont couvert de leurs ailes?

ZARÈS, *en montrant les deux amans.*

Ne m'interrogez pas; vous attirez sur eux
Une part des tourmens que m'apportent leurs nœuds.

AKÉBAR.

Au mépris de la loi dont l'arrêt te condamne,
C'est peu de dépouiller ton vêtement profane,
D'empoisonner les dons à Brama présentés,
Tu charges ces époux de tes adversités.

Qu'ont-ils fait, et d'où vient que tu dressais ce piége,
Pour les envelopper dans l'horreur qui t'assiége?

ZARÈS.

Ce qu'ils ont fait! O peuple! ô pontife aveuglé!
Tombe sur vous le poids dont je suis accablé:
Déplorez votre erreur.... Mais non, qu'allais-je dire?
Non, ne balancez plus, qu'il vive et que j'expire!

AKÉBAR.

Par un prompt châtiment étouffez donc ses cris;
Au fer qui leur est dû livrez ses jours proscrits.

IDAMORE.

Ah! barbare!...

NÉALA, *qui l'arrête.*

Idamore!...

ALVAR.

O toi, le digne organe
Du dieu de ces climats, dont ta puissance émane,
L'esprit de vérité, de son sein descendu,
Sur tous tes jugemens fut par lui répandu;
Un meurtre en ternirait le sacré caractère.
Quel que soit ce vieillard, il est homme et ton frère.

AKÉBAR.

Lui!

ALVAR.

Ne l'immole pas dans ce séjour de paix,
Que les plus vils troupeaux n'ensanglantent jamais.

Voudrais-tu te venger? non, j'en crois ta grande âme.
Contre lui par ta voix c'est l'état qui réclame.
Pontife, à ta rigueur je suis loin d'insulter :
La loi fût-elle injuste, il la faut respecter ;
Mais songe à ses vieux ans, épargne sa démence ;
Ton droit le plus divin n'est-il pas la clémence ?

NÉALA, *timidement.*

Grâce !

IDAMORE.

Pardonnez-lui.

AKÉBAR, *indigné.*

Vous aussi, mes enfans !
Non, frappez, je l'ordonne.

IDAMORE.

Et je vous le défends.

AKÉBAR.

Qu'il meure !

IDAMORE, *s'élançant devant Zarès.*

Immolez donc le fils avec le père.

AKÉBAR.

Qu'as-tu dit ?

IDAMORE.

Oui, le sang que poursuit ta colère,
C'est le mien, c'est celui que pour toi j'ai versé.
Qu'on l'épargne à sa source, où les ans l'ont glacé.
Le mien vous sauva tous, que ta main le répande ;

Il est pour tes autels une plus digne offrande.

NÉALA, *Elle tombe dans les bras des prêtresses.*

Soutenez-moi, mes sœurs!

ZARÈS.

Ah! mon fils, qu'as-tu fait?

IDAMORE.

Je ne la verrai plus : êtes-vous satisfait?

AKÉBAR, *aux prêtresses.*

Fuyez, à ses regards dérobez sa victime.
(On l'entraîne.)
Elle n'a pas nourri d'ardeur illégitime.
Ma fille est innocente; oui, peuple, elle ignorait
Quel effroyable hymen mon erreur consacrait.
Mais toi, d'un noir courroux tout mon cœur se soulève!
Tu n'es donc.... se peut-il?... ah! misérable!

IDAMORE.

Achève.

Oui, je suis paria, je le suis; mais l'état
Ne dut sa liberté qu'à mon noble attentat.
Je descendis des monts; vos tribus dispersées
A l'approche du joug s'étaient déjà baissées.
Je l'écartai moi seul, qui seul restai debout.
La mort entre elle et toi m'a rencontré partout,
Peuple : loin des cités, des enfans et des femmes,
Je détournais le fer, je repoussais les flammes;
Mon front, plus que vous tous des chrétiens redouté,
Leur renvoyait l'effroi qu'ils avaient apporté,

Quand ces brames si fiers, que je courais défendre,
Cachés au fond du temple et courbés sous la cendre,
Implorant un appui qu'ils n'osaient vous offrir,
Priaient, tremblaient pour vous et vous laissaient périr!

AKÉBAR.

Tu l'entends, et la foudre à tes pieds assoupie,
Ne se réveille pas pour dévorer l'impie,
Brama; c'est donc à nous de venger tes affronts;
Ton silence est un ordre, et nous obéirons....
Défenseurs de l'état, loin de moi la pensée
D'immoler votre chef à ma gloire offensée.
Trop pesant pour moi seul, ce droit de le juger
M'impose un soin cruel que je veux partager.
De vos sages vieillards que le conseil prononce,
Et puisse à l'indulgence incliner leur réponse.
Décidons aujourd'hui si d'éclatans exploits
Placent un révolté hors du pouvoir des lois,
Ou doivent sur sa tête appeler un supplice
Honteux et solennel, fameux par sa justice,
Terrible, et tel enfin qu'il puisse épouvanter
Quiconque a vu la faute et voudrait l'imiter.

ALVAR, *aux guerriers.*

Vous, dont je l'ai connu l'amour et le modèle,
N'a-t-il plus dans vos rangs un compagnon fidèle?

ZARÈS.

Serez-vous de nos maux d'insensibles témoins?...
Quoi! vous restez muets?

IDAMORE.

Je n'attendais pas moins.
Mais tout ingrats qu'ils sont, tourmentés par ma gloire,
Ils en voudraient en vain secouer la mémoire ;
Elle pèse sur eux. (*A Zarès.*) Ils vous respecteront,
Et pour les contenir mes regards suffiront.
Leur crainte survivra : pour leur amour, qu'importe ;
Il est juste qu'il meure, où ma puissance est morte.
Sortons.

ALVAR.

Alvar du moins ne vous trahira pas.

SCÈNE VI.

AKÉBAR, GUERRIERS, BRAMES, PEUPLE.

AKÉBAR.

Dans ces bois profanés qu'on retienne leurs pas.
D'un cercle impénétrable entourez ces perfides ;
Qu'ils y restent captifs.

(Une partie des brames et des guerriers suit Idamore.)

Mais de leurs chairs livides
Si les oiseaux du ciel se repaissent demain,
Bramines, levez-vous, et, la flamme à la main,
Renouvelez les airs, consumez le feuillage
Qui les couvre à regret d'un sacrilége ombrage,
Et que tous les chemins, par vous purifiés,
Perdent jusqu'à la trace où s'impriment leurs pieds.

Vous guerriers, connaissez quel horrible anathème
Doit suivre la révolte et punir le blasphème.
Frémis, chef ou soldat, qui que tu sois, frémis,
Si, l'arrêt prononcé, tu plains nos ennemis :
Je dévoue à l'exil ta tête criminelle;
Va, fuis, l'humanité te rejette loin d'elle.
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Le foyer paternel n'a plus de feux pour toi,
L'autel plus de refuge. Abominable, immonde,
Va, sois maudit comme eux, sois errant dans le monde
Jusqu'au jour, où de Dieu l'ange exterminateur
T'apportera tremblant devant ton créateur,
Pour tomber, au sortir de ses mains redoutables,
Dans les gouffres ardens qu'il réserve aux coupables.

SCÈNE VII.

CHOEUR.

BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Peuple, il viendra ce jour d'épouvante profonde,
Où des pâles humains Brama sera connu,
Ce jour des châtimens, ce dernier jour du monde,
Il vient, pécheurs, il est venu.

CHŒUR DES BRAMES.

Spectacle affreux, bruit inconnu!
Les airs sont troublés, le ciel gronde :

Il vient le dernier jour du monde ;
O Brama, ton jour est venu.

DEUXIÈME BRAME.

Des signes destructeurs ont parcouru l'espace ;
Un vertige soudain saisit les élémens ;
Du monde un voile épais enveloppe la face,
Et le monstre divin (1), sur qui pèse la masse
De ses antiques fondemens,
Commence à l'agiter par de longs tremblemens.

LE PEUPLE.

Spectacle affreux! terreur profonde!
Il vient, il vient le dernier jour du monde;
Il vient le jour des châtimens.

UN BRAME.

Le signal est donné : pour ravager la terre,
De ses extrémités
Les vents précipités,
Mêlent leur voix lugubre aux éclats du tonnerre,
Déracinent les monts, emportent les cités,
Et le souffle de leur colère
Du soleil éteint les clartés.

UN AUTRE.

Dans nos temples en vain vous cachez votre tête.
Des combles ébranlés je vois s'ouvrir le faîte....
Mourez, tout doit mourir, et nos saints monumens
S'abîment avec vous, sans laisser plus de trace

(1) L'éléphant qui porte la terre.

Qu'un sillon qui s'efface
Sur un sable mobile ou des flots écumans.

LE PEUPLE.

Il vient le jour des châtimens!

PREMIER BRAME.

Les astres brisant leurs orbites,
Se choquent dans l'immensité;
La mer, tel qu'un tigre irrité,
S'élance et franchit ses limites:
Prête à les dévorer, la mer en rugissant
Aux derniers fils de l'homme ouvre une horrible tombe,
Sur ses flots révoltés le ciel en feu descend,
S'écroule et tombe.

UNE VOIX *parmi le peuple.*

J'ai senti vers mon cœur se retirer mon sang.

UNE AUTRE.

Ma raison, qui me fuit, se confond et succombe.

DEUXIÈME BRAME.

Toi qui peuplas les airs d'immortels habitans,
Suspendis sous leurs pieds les orbes éclatans,
Et dont le bras faisait signe à la foudre;
Pour créer l'univers et le réduire en poudre,
Que te fallait-il? deux instans.

TOUT LE CHŒUR.

Le voilà donc ce jour d'épouvante profonde!
Par la voûte des cieux l'air n'est plus contenu,
A la terre attaché le feu lutte avec l'onde.
O Brama, ton jour est venu!

UN BRAME.

Entendez-vous ces cris funèbres?
Les démons ont ouvert leurs gouffres embrasés,
Et les morts, arrachés de leurs tombeaux brisés,
S'interrogent dans les ténèbres.

UNE VOIX *parmi le peuple.*

Pontifes du Très-Haut, parlez, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

UNE AUTRE.

Quels dons exigez-vous?

UNE AUTRE.

Quel sang?

UNE AUTRE.

Quelles victimes?

LA PREMIÈRE.

Éteignez, éteignez la flamme des abîmes,
Qui s'ouvrent pour nous engloutir!

CHOEUR DU PEUPLE.

Ministres saints, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

PREMIER BRAME.

Interrogez ce dieu, si long-temps méconnu :
Terrible, il vient s'asseoir sur les débris du monde :
Vous nous demandez grâce, il vient : qu'il vous réponde;
Il vient, pécheurs, il est venu!

UN AUTRE.

Aux pieds d'un juge inexorable
Tremblez, intrépides guerriers !
Évanouissez-vous, vains titres, vains lauriers,
Gloire impuissante du coupable;
Devant l'éternité, qui commence pour tous,
Évanouissez-vous,
Immortalité périssable !

UN AUTRE.

Des célestes jardins ils franchiront le seuil (1),
Ceux qui nous secouraient dans notre humble indigence;
Ceux qui, sans la juger, devant notre vengeance
De leur raison ont abaissé l'orgueil,
Des célestes jardins ils franchiront le seuil.

PREMIER BRAME.

Les concerts des élus publîront leurs louanges :
Entrez, dira le chœur des anges,
O vous d'un dieu de paix les enfans bien-aimés;
Que les flots d'un lait pur et les vins parfumés,
Que les fruits bienfaisans vous offrent leurs prémices;
Pour nourrir de vos feux les doux emportemens,
Que mille objets charmans
A vos sens, inondés d'ineffables délices,
Offrent d'éternels alimens.

CHOEUR DU PEUPLE.

O purs ravissemens!

---

(1) Sonnerat.

SECOND BRAME.

Mais vous que Dieu maudit, vous que l'enfer réclame (1),
Sur des fleuves glacés et des torrens de flamme,
Sur le tranchant du glaive à jamais étendus,
Pleurez, pleurez, enfans rebelles :
Pareils aux noirs esprits, que l'orgueil a perdus,
Avec eux pleurez confondus
Dans des souffrances éternelles.

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

O vengeances cruelles !

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

O purs ravissemens !

LE PREMIER CHOEUR.

Les brames à leur voix nous trouveront fidèles.

LE SECOND CHOEUR.

Nous jurons d'accomplir leurs saints commandemens,
Pour goûter dans leurs bras vos douceurs éternelles ;

LE PREMIER.

Pour ne pas mériter vos éternels tourmens ;
O vengeances cruelles !

LE SECOND.

O purs ravissemens !

(1) Sonnerat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR.

Ses juges assemblés devant eux l'ont admis;
Le suivre est un bonheur qu'ils ne m'ont pas permis.
Je m'humilie en vain sous le bras qui m'accable;

(A une croix suspendue sur sa poitrine.)

Il dédaigne mes pleurs. O toi, signe adorable
D'un mystère sanglant dont j'ai perdu le fruit,
Ranime un faible espoir que chaque instant détruit.
Ce Dieu, quittant le monde, y laissa l'espérance:
Lui-même a tant souffert! il plaindra ma souffrance.
Qu'il ouvre à mes remords son sein long-temps fermé,
Qu'il me rende un ami; lui-même a tant aimé!
Oui, prends pitié d'un cœur digne d'être fidelle,
Seigneur, s'il connaissait ta parole éternelle,
Et, pour le soutenir contre d'injustes coups,
Relève un frêle appui plié par ton courroux.
Je ne demande pas que des jours plus prospères
Me retrouvent assis sous le toit de mes pères;
Je rendrai ma dépouille à ces bords étrangers;
Mais Idamore est seul au milieu des dangers:
Puissé-je l'embrasser avant son sacrifice,

Affermir son courage, et, s'il faut qu'il périsse,
Sans murmure avec lui mourant pour t'apaiser,
Aux cieux dans ta clémence avec lui reposer!....
Entouré de soldats je le vois qui s'avance.
Est-il absous, grand Dieu!

SCÈNE II.

ALVAR, IDAMORE, GUERRIERS.

IDAMORE, *à un d'eux.*

Cachez-lui ma sentence:
Pourrait-il de son fils supporter les adieux?
Que, trompé sur mon sort, on l'amène en ces lieux;
Akébar l'a permis. Allez, comme à lui-même
Qu'on m'obéisse encore à mon heure suprême.

ALVAR.

Quoi! n'est-il plus d'espoir?

IDAMORE.

Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Tant de bienfaits passés n'ont pu les attendrir?

IDAMORE.

De leurs faibles esprits Akébar seul dispose.
Si le glaive à la main j'avais plaidé ma cause,
On l'eût vu le premier m'absoudre en pâlissant.

Désarmé, que lui dire? Il a soif de mon sang:
Eh bien donc, qu'il s'y plonge.

ALVAR.

Instruit, qu'à vous entendre
Son orgueil en secret avait daigné descendre,
J'ai cru que la pitié ramenait sa faveur
Sur le héros déchu, qu'il nomma son sauveur.

IDAMORE.

Il tremblait pour l'honneur de sa noble famille:
D'une flamme coupable on accuse sa fille;
Lui-même la soupçonne, et, n'osant pardonner,
Si j'atteste son crime il la doit condamner,
Victime du pouvoir qu'un vain peuple lui donne
Par les devoirs étroits où son rang l'emprisonne.
Il s'est plaint des vieillards, dont l'orgueil irrité
Arrachait ma sentence à sa triste équité;
Mais, sans effet pour moi, sa divine influence
Pouvait d'un bien plus cher acheter mon silence:
La grâce de Zarès en devenait le prix.
Pour lui, pour Néala, que n'aurais-je entrepris?
Le conseil m'attendait, j'y cours; mon témoignage
De leurs soupçons loin d'elle a repoussé l'outrage.
Puis de la voix d'un chef qui parle à des soldats,
Tel, et plus fier encor qu'au milieu des combats,
« Point de grâce, ai-je dit, point de pitié: justice!
» J'attends ma récompense ainsi que mon supplice.
» En épargnant mon père, accordez à la fois
» Sa vie à mes bienfaits et ma mort à vos lois. »

Émus par ce discours, surpris, honteux de l'être,
Tous cherchaient leur avis dans les yeux du grand-prêtre;
Lui, pourvu qu'il immole un rival dangereux,
Que font à sa grandeur les jours d'un malheureux?
Aussi s'est-il levé, fidèle à sa promesse;
D'un père au désespoir excusant la tendresse,
Du pardon de ses dieux il vient de le couvrir.
Pour moi, je te l'ai dit, Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Que deviendra Zarès sans appui sur la terre?
Quels accens répondront à sa voix solitaire?
Il n'aura plus de fils.

IDAMORE.

Eh! ne vivras-tu pas?

ALVAR.

Qui, moi!

IDAMORE.

Ta liberté doit suivre mon trépas:
Eh bien, à ce vieillard mon amitié l'engage;
Des soins que je lui dois accepte l'héritage.

ALVAR.

Oui, je le remplirai ce vœu de l'amitié,
Du poids de ses regrets je prendrai la moitié;
Sa douleur sur mon sein coulera moins amère,
Vous lui laissez un fils: qui me rendra mon frère?

IDAMORE.

Prends soin de fuir les lieux où mes restes épars

Viendraient sur votre route effrayer ses regards.
N'attendez pas la nuit, partez : crains pour toi-même
Le sort contagieux d'un réprouvé qui t'aime.
Il ne pourra demain t'accorder son appui :
Ce jour qui va s'éteindre est le dernier pour lui.
L'arrêt porté par eux et qu'un hérault proclame,
Ordonne que la mort réservée à l'infâme,
Au lâche, au meurtrier, qui n'ont point de tombeaux,
De mon corps lapidé disperse les lambeaux.

ALVAR.

Et je vous quitterais, alors que leur vengeance
Rassemble autour de vous l'outrage et la souffrance,
Présente à vos esprits ce trépas douloureux
Comme un affreux chemin à des maux plus affreux!...
J'écarterai de vous ces images funèbres ;
Je fermerai vos yeux ; j'irai dans les ténèbres
Vous creuser un asile, et, trompant leurs mépris,
De ce devoir furtif honorer vos débris.
Qui d'entr'eux vous rendrait ce dangereux hommage?
Je l'oserai moi seul....

IDAMORE.

Eh! qu'importe à ma rage
Que mon corps en pâture aux vautours soit livré,
Ou d'un bûcher pompeux par leurs mains entouré?
Qu'on l'abandonne aux vents, que le vautour dévore
Celui qui les fit vaincre et qui fut Idamore!
Et viennent à ce bruit, du fond de l'Occident,
Ces chrétiens renversés par mon seul ascendant.

J'appelle en ces climats leurs flottes vengeresses :
Ils reviendront, Alvar, ils ont vu nos richesses.
Qu'ils descendent, pareils aux insectes ailés,
Par un souffle brûlant dans les airs rassemblés ;
Qu'ils inondent nos bords ; qu'ils changent cette terre
En une arène ouverte où renaisse la guerre ;
Qu'ils portent dans ses murs l'épouvante et la croix ;
Qu'ils détrônent ses dieux, qu'ils écrasent ses rois ;
Que leur foule étrangère et balaye et remplace
Les lâches possesseurs endormis sur sa face ;
Pour adieux, en partant, pour prix de ses trésors,
Lui laissent des débris, de la cendre et des morts ;
Et quelques châtimens que me garde la tombe,
Si ce peuple est puni, s'il pleure, s'il succombe,
J'oublîrai mes revers en apprenant les siens,
Et l'horreur de ses maux finira tous les miens !

ALVAR.

Dans quels vœux vous égare une aveugle furie !
Quels que soient avec nous les torts de la patrie,
Le fils qui la maudit, ce fils dénaturé
Prouve qu'elle était juste et meurt désespéré.
Mais vous !... Ah! croyez-moi, quand votre heure est prochaine,
Comme un poids importun déposez votre haine.
Les turbulens transports par la rage inspirés,
La soif de voir punis ceux par qui vous souffrez,
N'aident point à franchir ce pénible passage.
De ma religion le précepte plus sage
Nous apprend, que l'oubli de nos ressentimens

Verse un calme inconnu sur nos derniers momens.
Nous dit de pardonner même à qui nous immole ;
Il en fait un devoir, et ce devoir console.

IDAMORE.

Tes discours dans mon cœur font descendre la paix,
Et, nouveau pour mes yeux, d'où tombe un voile épais,
Je ne sais quel espoir m'éclaire et me ranime:
Je combattrais encor pour l'état qui m'opprime.
Mais c'en est fait, Alvar, non, je ne dois plus voir
Les étendards flottans dans les airs se mouvoir ;
Non, je n'entendrai plus le signal des batailles;
Je ne dois plus rentrer vainqueur dans ces murailles,
Et, déposant mon glaive à l'ombre des drapeaux,
Goûter près d'une épouse un glorieux repos.
Demeure.... Jeune, aimé, célèbre par les armes,
Je sens trop que la vie avait pour moi des charmes.
Prêt à me détacher de tout ce que j'aimais,
De toi j'attends ma force!... Ah! si tu vois jamais
Cet objet d'une ardeur si tendre et si funeste,
De mes cheveux sanglans porte-lui quelque reste.
Rends-lui son dernier don, ce message de mort,
Ces fleurs, qui par leur deuil m'avaient prédit mon sort.
Dis-lui... Mais de mon père épargnons la faiblesse:
Tes larmes détruiraient l'erreur où je le laisse.
Sors; je te rejoindrai plus tôt que tu ne veux,
Et jusqu'au lieu fatal nous marcherons tous deux.

SCÈNE III.

IDAMORE, ZARÈS, Guerriers.

ZARÈS.

On ne me flattait pas d'une trompeuse joie;
Akébar désarmé permet que je te voie!
Il a donc pardonné? réponds; tu m'es rendu?
Je retrouve mon fils que je croyais perdu!
Lui me suivre! est-il vrai?... Je m'abuse peut-être.

IDAMORE.

Sans vous devant le peuple il doit encor paraître.

ZARÈS.

Mais, ce devoir rempli; tu reviens? nous fuyons?
Dût le jour à nos pas refuser ses rayons,
Sous ces murs menaçans que rien ne te retienne.
Soutenu par ton bras, une main dans la tienne,
Sous ta garde, avec toi, par ta voix ranimé,
La nuit n'a point d'horreur dont je sois alarmé.
Que dis-je? un sang nouveau bouillonne dans mes veines.
Des douleurs et des ans j'ai dépouillé les chaînes.
Le cœur rempli d'un feu qu'il ne peut contenir,
De joie à tes côtés je me sens rajeunir.
Tu n'auras pas l'ennui de traîner à ta suite
Un vieillard chancelant, qui gênerait ta fuite;
Ma force qui renaît t'épargnera ce soin!...

IDAMORE.

Hélas! dans un moment vous en aurez besoin.

ZARÈS.

Ah! que ta défiance irrite mon courage!
Tout est plaisir pour moi dans ce prochain voyage :
Chaque jour de fatigue au bonheur me conduit.
L'œil fixé sur le but que mon espoir poursuit,
Vers nos monts en idée avec toi je m'élance.
J'en connais les chemins ; c'est moi qui te devance,
C'est moi qui suis ton guide, et quelle volupté
De nous asseoir tous deux où seul je m'arrêtai!
Je t'embrasse au lieu même où, me rendant la vie,
Ton nom frappa soudain mon oreille ravie...
Que vois-je? ô mon pays! ô jour cent fois heureux!
Mes pleurs baignent ces champs qu'ont animés tes jeux.
Leurs charmes sont flétris, leur enceinte est déserte....
Qu'ils cessent désormais de déplorer ta perte!
Oui le voilà! c'est lui! je reviens triomphant:
Je ramène mon fils, non plus un faible enfant:
C'est mon ferme soutien, mon orgueil, ma conquête!
Prévois-tu les transports que ce beau jour m'apprête?
Conçois-tu quelle ivresse inondera mes sens,
Quand nos échos chéris rediront tes accens;
Quand je verrai la mer réfléchir ton image,
Et, moins beau que mon fils, ce palmier du même âge,
Qui semblait loin de toi pleurer son frère absent,
Se couronner de fleurs en te reconnaissant?

IDAMORE.

Je cède à la pitié que son erreur m'inspire.
Mon père.... Je ne puis, et mon courage expire.

ZARÈS.

Que dis-tu? j'ai des droits sur tes chagrins secrets.
Tu n'oses dans mon sein répandre tes regrets?
Crains-tu de m'offenser si tu me les confies?
Non, pleurons-les ces biens que tu me sacrifies:
Cette jeune beauté qui t'engageait sa foi,
Par sa grâce modeste elle est digne de toi.

IDAMORE.

Hélas!

ZARÈS.

Son amour même à son sort m'intéresse,
Et la voir ta compagne eût comblé mon ivresse.
Pleurons-la, parlons d'elle et laissons faire au tems.
Sans flatter ton orgueil par des nœuds éclatans,
Ma tribu peut t'offrir une épouse aussi chère...
Tu me croiras, mon fils, au tombeau de ta mère.

IDAMORE.

Ah! que son souvenir me protége à vos pieds:
Dites-moi qu'en son nom mes torts sont oubliés.

ZARÈS.

Toi seul tu t'en souviens.

IDAMORE.

De ce touchant langage
Que vos embrassemens me soient un nouveau gage.

ZARÈS. *Il l'embrasse.*

Crois-les donc, si ton cœur doute de mes discours.

SCÈNE IV.

IDAMORE, ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL, GUERRIERS.

EMPSAEL, *du haut des degrés du temple.*

Le jour fuit, tout est prêt, le peuple attend.

IDAMORE.

J'y cours.

ZARÈS.

Tu me quittes encor ?

IDAMORE.

Je vous l'ai dit, mon père.

ZARÈS.

C'est la dernière fois du moins ?...

IDAMORE.

Oui, la dernière !

(Il l'embrasse de nouveau, les guerriers l'environnent. Il sort avec Empsaël.)

SCÈNE V.

ZARÈS, AKÉBAR.

AKÉBAR.

Profane, éloigne-toi !

ZARÈS.

Supportez sans témoins
L'aspect d'un malheureux consolé par vos soins.

AKÉBAR.

Par pitié pour toi-même, éloigne-toi, te dis-je.

ZARES.

Un moment, et je pars.

AKÉBAR.

Laisse-moi, je l'exige.

ZARÈS.

Mais mon fils?...

AKÉBAR.

C'en est trop!

ZARÈS.

Je l'attends...

AKÉBAR.

Vain espoir.

ZARÈS.

Il reviendra bientôt ?

AKÉBAR.

Tu ne dois plus le voir.

ZARÈS.

Est-il possible ?

AKÉBAR.

Il meurt.

ZARÈS.

Mon fils!... quoi! son silence
Trompait de mes terreurs la juste violence ?
Il meurt ! c'est pour toujours qu'il vient de me quitter!
Où cet ordre inhumain doit-il s'exécuter ?
J'y cours, je veux le suivre... ou plutôt je t'implore
Par ce muet témoin que ta ferveur adore,
Par l'autel dont mes pleurs n'ont pas droit d'approcher,
Par ces pieux habits... que je n'ose toucher,
Par tes dieux, par toi-même, au nom de la tendresse,
Des respects dont ta fille honore ta vieillesse...

AKÉBAR, *attendri.*

Ma fille !

ZARÈS.

Au peuple ému montre son souverain.
D'un regard de tes yeux brise ces cœurs d'airain ;
Arrache-leur mon fils. Viens, courons sur sa trace :
Le fer tombe à ta vue et ton front porte grâce.

Viens, parais, ou du moins ne me refuse pas
Le bonheur douloureux d'expirer dans ses bras.

AKÉBAR.

Sainte horreur de l'impie affermis ma constance!...
Non, je ne puis des dieux révoquer la sentence.

ZARÈS.

S'ils existent tes dieux, tremble dans ton amour;
Le coup qui m'a frappé doit t'accabler un jour :
Puisse de ton enfant l'irréparable perte
Te laisser dans le cœur une blessure ouverte,
Où tous les plaisirs vains, dont tu voudras jouir,
Comme au fond d'un tombeau, viendront s'évanouir.
Puisses-tu, de toi-même éternelle victime,
Entasser les honneurs sans combler cet abîme;
Et pauvre au sein des biens, faute d'un bien si doux,
Morne au milieu du bruit, seul au milieu de tous,
Trouver, sur le sommet de tes grandeurs stériles,
Un plus affreux désert que ceux où tu m'exiles.

AKÉBAR.

Si je t'épargne encor, rends grâce à mon serment...
Mais demeure, Empsaël t'apporte un châtiment.

ZARÈS, *il tombe sur le banc, abîmé dans sa douleur.*

Ciel!

SCÈNE VI.

ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL.

EMPSAEL.

Le peuple accouru pour demander sa proie,
Mêlait des cris de rage aux clameurs de sa joie.
Idamore paraît, superbe et l'œil serein;
Il écarte la foule, il marche en souverain,
Nous guide, et semble encor, comme aux jours de sa gloire,
Promener dans nos murs l'orgueil d'une victoire.
Ce captif ennemi, toléré parmi nous
Tant qu'un indigne chef nous vit à ses genoux,
Alvar, qui l'attendait, à ses côtés s'élance,
Et nous prenons nos rangs dans un morne silence.
Pendant que le chrétien, prolongeant ses adieux,
D'une pitié coupable importunait nos yeux,
Lui, des derniers accens de sa voix sacrilége,
Bravait à chaque pas son funèbre cortége :
« Hâtez-vous, criait-il, quel brame ou quel guerrier
» Se réserve l'honneur de frapper le premier ? »
Puis passant près des lieux, où du haut des murailles
Son bras armé pour nous semait les funérailles :
« Choisissez, a-t-il dit, pour déchirer mes flancs,
» Ces rocs, dont j'écrasais vos ennemis tremblans! »
Le peuple s'en indigne, et sa prompte justice
Pour ce crime nouveau cherche un second supplice,
Le trouve, et dans son cours soi-même s'irritant,

Au massacre d'Alvar prélude en l'insultant.
Idamore s'arrête à leur voix menaçante.
Déjà les plus hardis reculaient d'épouvante,
Quand mille bras vengeurs sur lui de toutes parts
Font pleuvoir les débris dans la poussière épars.
Un nuage s'élève, il s'ouvre, et la tempête
Éclate sur son sein, siffle autour de sa tête...
Il défend son ami, l'embrasse, oppose en vain
Au coup qui cherche Alvar, sa poitrine et sa main;
Ce chrétien sans fureur, qui succombe et qui prie,
Sur le signe impuissant de son idolâtrie
Attache un œil d'amour, l'invoque, et radieux
Tombe aux pieds d'Idamore en lui montrant les cieux:
Seul debout, l'insensé, faible et presque sans vie,
Lève à travers l'orage un front qui nous défie,
Protége encor Alvar, pâlit, tombe accablé,
Et le couvre en mourant de son corps mutilé.

AKÉBAR.

Je n'ai plus de rival et ma fille me reste!

EMPSAEL.

Mais une femme accourt, elle approche, elle atteste
Sur ces membres flétris qu'ont dispersés nos coups,
Qu'elle aimait Idamore et qu'il est son époux.
J'ai profané, dit-elle, un divin ministère.
Pour vous j'offrais au Gange un encens adultère;
J'ai trahi son hymen, j'ai violé mes vœux,
Et j'attends de vos lois le prix de ces aveux.

L'infidelle à ces mots dans les traits d'Idamore
Cherche et ne trouve plus l'image qu'elle adore,
Pleure, et sur son visage, à ce spectacle affreux,
Ramène avec effroi son voile et ses cheveux.
Les brames, par mon ordre, entourent la coupable.
De l'exil, qui l'attend, l'arrêt inévitable
Doit signaler ici votre juste courroux.
On murmure contre elle, on s'attendrit sur vous;
Vous-même frémirez quand vous l'allez connaître.
Le peuple la devance, et je la vois paraître.

SCÈNE VII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, NÉALA, BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE.

AKÉBAR.

Néala!

ZARÈS, *qui s'est ranimé par degrés.*

Se peut-il?

AKÉBAR.

C'est elle! Dieu puissant,
Que ne prévenais-tu l'opprobre de mon sang?
(A Néala.)
Toi, dont le front baissé fuit mon regard sévère,
Que viens-tu faire ici? que cherches-tu?

NÉALA, *s'avvrochant de Zarès.*

Mon père.

AKÉBAR.

Lui!

ZARÈS.

Qu'entends-je ?

NÉALA.

Oui, mon père. Il le fut, quand j'appris
Que les jours d'Idamore étaient par vous proscrits.
Il comprendra mes maux, notre perte est la même ;
Je m'exile avec lui pour pleurer ce que j'aime.
Ne me soupçonnez pas de vouloir vous braver;
Mais de son seul appui je viens de le priver,
Je devais le lui rendre en publiant ma faute.
Vous ne gémirez pas sur ce peu qu'il vous ôte.
Des terrestres liens votre cœur détaché
Pour moi d'un tendre soin ne fut jamais touché.
Ravi par sa ferveur au-dessus des faiblesses,
Il ne pouvait descendre à souffrir mes caresses;
Vous n'osiez pas m'aimer. Heureux, comblé de biens,
Vos jours sont beaux sans moi : j'adoucirai les siens.
A son fils qui n'est plus je me suis immolée.
Que cette ombre chérie, un instant consolée,
Transmette à mon amour ses devoirs et ses droits.
Le moment n'est pas loin où, réunis tous trois,
Nous n'accuserons plus la mort qui nous sépare;
Je le sens!

AKÉBAR.

Eh! sais-tu quel destin te prépare
Cette mort, seul refuge ouvert à votre espoir?

NÉALA.

Hélas! je dois souffrir, mais je dois le revoir!

Je vous quitte à jamais, vous qui m'avez chérie,
Vous dont je fus la sœur, et toi, douce patrie!

(Au grand-prêtre.)

Adieu... j'attends l'arrêt que vous devez porter.

AKÉBAR.

O tendresse! ô devoir! qui des deux écouter?

(Après un moment de silence.)

Je dévoue à l'exil ta tête criminelle....
Va, fuis, l'humanité te rejette loin d'elle;
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Je te maudis.... mes pleurs s'échappent malgré moi.

NÉALA, *à Zarès.*

Il est temps de partir, la nuit vient, et pour guide,
Mon père, vous n'avez qu'une vierge timide.
On va, si nous tardons, nous chasser des saints lieux.

ZARÈS.

Ma fille!

NÉALA.

Levez-vous.

ZARÈS. *Il regarde un moment Néala, qu'il embrasse, puis Akébar, et s'écrie :*

Pontife, il est des dieux!

(Il s'éloigne soutenu par Néala, le peuple se retire pour leur ouvrir un passage. Akébar, la tête appuyée sur la statue de Brama, reste plongé dans la douleur.)

FIN.

NOTE.

Un critique, à la bienveillance et à l'urbanité duquel je me plais à rendre hommage, a cru devoir signaler, comme faute de prosodie, l'emploi que j'ai fait du mot *croient* dans ces deux vers :

> Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
> De ce bonheur en vain nous *croient* déshérités.

Le respect que tout écrivain doit à la langue m'eût fait un devoir de corriger ce passage, si je n'avais pour moi l'exemple de Racine, qui a dit :

> Qu'ils *soient* comme la poudre et la paille légère,
> Que le vent chasse devant lui.

Le mot employé dans *Esther*, et celui dont je me suis servi, sont tous deux monosyllabiques; ils sont formés presqu'en entier des mêmes lettres, et ils apportent à l'oreille la même terminaison masculine : si l'un est admis dans les vers, pourquoi l'autre en serait-il banni? La langue poétique en France est-elle assez riche pour se montrer dédaigneuse, ou marche-t-elle si librement qu'elle doive s'imposer à elle-même de nouvelles entraves?

Dans les vers suivans, la règle des participes a paru violée :

> Notre tendre amitié remplit le cours des heures;
> Ces arbres l'ont *vu naître*.

Ici le plus harmonieux et le plus correct de nos poëtes vient encore à mon secours. Racine a fait dire à Néron, en parlant de Junie :

> Immobile, saisi d'un long étonnement,
> Je l'ai *laissé* passer dans son appartement.

De plus, j'ai en ma faveur l'autorité de Condillac. Il établit pour règle que tout participe suivi d'un infinitif demeure invariable, quels que soient d'ailleurs le genre et le nombre du régime qui précède, et même lorsque l'infinitif est un verbe neutre. (Voyez la *Grammaire* de Condillac, page 193, in-8°., 1795.)